

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

M. Ulysse Honoré  
Hotel de ville  
U. S.

DEUXIÈME ANNÉE.

Paris.

TROISIÈME SÉRIE.—TROISIÈME LIVRAISON.

PRIX 25 SOLS.

# La Ruche

## Littéraire et Politique.

AVRIL 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-Chef.*

G.-H. CHERRIER.—*Editeur-Gérant.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

VICTOR BARON.  
K\*\*\*.  
ROSALIE M\*\*\*\*.  
H\*\*\*\*.  
AUGER DELBREAU.  
LÉON G\*\*\*\*\*.

J. GENTIL.  
MALVINA D\*\*\*.  
FÉLIX VOGELI.  
\*\*\*.  
VAN HOVEN.  
X\*\*\*.

✉ Nous prions ceux de nos abonnés qui changent de logement au mois de mai, de vouloir bien nous donner leurs nouvelle adresse, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de la *Ruche*.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

✉ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
<i>L'homme du Deux Décembre</i> , par H. E. CHEVALIER, .. .. .	129
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite), par LEON G***, .. .. .	133
<i>A Mlle. Mathilde E***</i> , poésie, par V. BARON, .. .. .	142
<i>Des Affectations</i> ( <i>Fraser's Magazine</i> ) .. .. .	143
<i>De la vie</i> , par PAUL FEVAL, .. .. .	145
<i>Azor, le petit chien</i> , poésie, par J. PEQUEUT, .. .. .	146
<i>L'île de Sable</i> (suite), par H. EMILE CHEVALIER, .. .. .	147
<i>Le retour du Proscrit</i> , poésie, par J. GENTIL, .. .. .	158
<i>La Femme</i> (suite), .. .. .	161
<i>D'un monde à l'autre</i> , poésie, par VAN HOVEN, .. .. .	170
<i>L'officier de Cavalerie</i> , par ***, .. .. .	172
<i>De la peine de mort</i> , par VICTOR HUGO, .. .. .	174
<i>Beaux Arts</i> , par K. .. .. .	175
<i>Avril</i> , poésie, par J. GENTIL, .. .. .	177
<i>Modes</i> , .. .. .	178
<i>A deux de jeu</i> , par E. de CHAMPEAUX, .. .. .	180
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z. ... .. .	182
<i>A nos lecteurs</i> , .. .. .	185
<i>L'écho du Hameau</i> , poésie, par F. VOGELI, musique par C. de LA ROCHE, .. .. .	186

**ALMANACH CANADIEN**

DES

**CONNAISSANCES UTILES,**

PAR EDOUARD SIMAYS.

Cet almanach, dont le succès n'a fait qu'accroître depuis son apparition, est le plus complet, le plus instructif et le mieux imprimé de tous les ouvrages du même genre qui ont paru, jusqu'à ce jour en Canada. Il renferme une immense variété de données scientifiques, historiques et astronomiques, de faits intéressants et utiles pour tous les hommes de profession, et l'on peut dire qu'il ressemble à une petite encyclopédie portative, où chacun peut puiser les renseignements qui échappent à la mémoire.

La modicité du prix de cet almanach n'est pas un de ses moindres avantages. On peut se le procurer chez tous les libraires à raison de 20 sols.

Février, 1854.

**GALIBERT ET FRÈRE.**

**156. RUE ST. PAUL, 156.**

Importateurs de PEAUX de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.  
Montréal, Juillet 1853.

**AGENCE A QUEBEC.**

LE Soussigné informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, franc de port, à  
THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St-Joachim, Haute-Ville de Québec, 14 juillet.

**EDUCATION.**

Leçons d'Italien et d'Espagnol par M. Achille Gallarati, linguiste.  
S'adresser à M. Gallarati (poste restante) Montréal.  
Mars 1854.

**CHARLES GUERIN,**

**A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE, RUE STE. THERÈSE.**

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.  
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

# LA RUE DE LITTÉRAIRE

ET

## POLITIQUE.

### TROISIÈME SÉRIE.

Partie Politique.

#### L'HOMME DU DEUX DÉCEMBRE.

Et ce voleur de nuit,  
Alluma sa lanterne au soleil d'Austerlitz.  
(*Les Châtiments.*)

Dans ce moment où le monde entier a les yeux tournés vers la France, il n'est peut-être pas hors de propos de montrer une des faces de l'homme qui, après l'avoir mise en coupe réglée, s'ingénia à déshonorer le nom français par ses lâchetés diplomatiques.— Nous espérons que les extraits suivants, d'une correspondance que nous adressions le 23 mars, 1853, à l'éditeur de *l'Orléanais*, seront lus avec intérêt par nos lecteurs canadiens.

Voulez-vous me permettre de vous entretenir à présent d'un livre qui parut à Londres vers la fin de l'année dernière? Ce livre a pour titre : *Histoire des Crimes du Deux Décembre*. L'ex-représentant du peuple, Schœlcher, en est l'auteur.

Quand, de sa plume sétrissante, Hugo stigmatisait Louis Napoléon et sa cohorte prétorienne, il se proposait moins de soulever le voile derrière lequel se pavanaient les repus du Deux Décembre, que de montrer à l'univers combien déloyale, impie, parjure, monstrueuse avait été la conduite de l'homme que le suffrage d'un peuple noble, digne, probe, généreux avait appelé à la présidence de la République Française et qui avait solennellement juré fidélité à la Constitution, le jeudi, 20 décembre, 1848. Mais restaient, malgré la sombre et écrasante physionomie de la peinture, bien des détails, bien des effets de sang qu'il importait de mettre en relief et de réunir dans un cadre plus vaste pour que le public pût saisir, avec le premier plan, tous les traits et tous les tons de cet épouvantable tableau.

Victor Hugo a songé à ce deuxième travail; Xavier Durieu, Hypolite Magen, Schœlcher et d'autres l'ont exécuté chacun séparément, mais tous mus par une

commune pensée; l'amour de la vérité historique; inspirés par une commune conception: l'horreur de Louis Napoléon et de son impur entourage!

L'ouvrage de Schœlcher est le plus complet et le plus étendu. Il forme un volume de cinq cents pages à peu près. Si elle n'est pas écrite avec cette puissance de style qui place *Napoléon-le-Petit* au nombre des produits littéraires les plus remarquables de notre époque, si elle pêche sous le rapport des appréciations des hommes et des choses, *l'Histoire des Crimes du Deux Décembre* est, et sera longtemps encore, un excellent livre où l'historiographe, le curieux et l'homme d'Etat pourront puiser d'utiles renseignements.

Du reste, Schœlcher n'a pas prétendu faire un chef-d'œuvre; quelques lignes de sa préface vous indiqueront sur le champ le but auquel il a visé.

"Ce livre est un livre de bonne foi," dit-il. "On y trouvera des faits authentiques, irrécusables, prouvés à la honte de nos diffamateurs.

"Quelle que soit l'insuffisance de l'auteur, la voix toute puissante de la vérité parlera..."

On ne saurait réellement être plus

modeste, et la modestie est si rare en ce bas monde, que, dès l'abord, on se sent disposé à pardonner à l'écrivain l'étrangeté de certaines réflexions. De plus, si l'on considère le court laps de temps écoulé entre le coup-d'Etat et la publication de l'*Histoire des Crimes du Deux Décembre*, si l'on considère que de documents il a fallu consulter, ressasser, mettre en ordre et élaborer—cela sur une terre étrangère alors qu'il était extrêmement difficile de se procurer des données officielles ou des lettres particulières—on remerciera chaudement l'honorable citoyen de ses efforts pour initier les deux continents aux mystères de cette infâme saturation.

Il ne faut pas s'imaginer que Schœlcher soit froid ou fastidieux. Au contraire, il a de la verve, de l'entrain, et parfois une véhémence que ne désavouerait point Hugo. On peut en juger par ces fragments de son introduction :

“ Nous peindrons les événements tels qu'ils sont, dans le cynisme et pour ainsi dire dans la naïveté de leur dégradation. Noblesse des caractères, élévation du but, éclat des actes, ici tout sera défaut. Jusqu'à ce semblant d'héroïsme que prennent parfois les crimes d'Etat, et qui en déguisent l'horreur, tout a été refusé à cette entreprise pécuniaire et politique la plus triste qui ait jamais alligé les annales d'un grand peuple. L'histoire n'y verra qu'une œuvre de voleurs de ruit ramassant de l'or dans une mare de sang et de boue.

“ Oui, de l'or, du sang et de la boue, voilà tout le Deux Décembre dans son but et dans ses moyens.

“ A le décrire, on rougit encore plus qu'on ne s'indigne, et le principal sentiment à surmonter, c'est le dégoût.

“ Les serments les plus solennels violés, une Constitution déclinée, le pouvoir usurpé par un grand-apens nocturne, les représentants du peuple conduits en voiture de galériens dans la cellule des escrocs ; les magistrats passés de leurs sièges à la pointe des baïonnettes ; les défenseurs de la loi assassinés par des soldats trompés, égarés, gorgés d'eau de vie ; la liberté individuelle plus méprisée qu'à Moscou ; Paris, la Rome moderne, aux mains des modernes Vandales ; les torches de la guerre civile promenées dans quarante départements au nom de l'ordre ; les meil-

leurs citoyens déportés ou bannis par milliers ; les villes et les campagnes dépeuplées ; les familles depouillées ; puis, comme de raison, l'outrage aux martyrs, l'apologie aux bourreaux ! Voilà quelle série de turpitudes l'historien est condamné à parcourir pour dresser l'acte d'accusation de la conspiration militaire du Deux Décembre.....

“ ..... Le Deux Décembre est un accident malheureux, funeste, mais ce n'est qu'un accident. La révolution n'est pas finie. Commencée il y a soixante ans, elle poursuit sa marche à travers victoires et défaites ; elle accomplira son œuvre ; la fondation de la République démocratique, le meilleur des gouvernements, parce qu'il est celui de tous, par tous et pour tous.”

Voilà une belle et bonne idée qui exprime bien, quoique simplement, nos croyances et nos aspirations, n'est-ce pas, monsieur ?

Mon intention n'est pas de suivre Schœlcher dans le cours de ses récits. Un tel dessein m'entraînerait trop loin ; toutefois, je ne suis pas fâché de vous donner encore quelques citations et de vous reproduire une anecdote extraite par notre auteur de l'*Histoire du Deux Décembre* par M. P. Mayer, un scélérat qui écrivait dans son panégyrique :

“ Il fallait, *sous peine de défaite honteuse*, ne pas seulement prévenir, mais *EPOUVANTER*. En matière de coup-d'Etat on ne discute pas, ON FRAPPE ; on n'attend pas l'ennemi, ON FOND DESSUS, ON BROIE.”—(Page 55.)

Et ça c'est un ami de l'ordre, de la famille et de la propriété ! Et ça c'est, à cette heure, honoré, décoré, louangé, béni ! ça a bien mérité de la patrie !

Sacrilège !

Mais à la piquante anecdote du respectable modéré !

“ Il faut le dire, l'armée n'était pas seulement convaincue, mais fanatisée. Le brave et spirituel colonel du septième Lanciers, M. Foray, racontait une anecdote qui a la valeur d'un événement. Il se trouvait avec un escadron de son régiment dans les environs de Chaillot. On lui amène un des plus notoires démagogues de cette commune, pris les armes à la main et les poches pleines de balles.— Le colonel voulant essayer jusqu'où al-

lait l'obéissance chez ses soldats, appelle ses deux plantons d'ordonnance, et leur dit en secouant la cendre de son cigare : *Vous allez me brûler la cervelle à ce brigand-là. Faites-le mettre à genoux; et au commandement de feu! casses-lui la tête.* Les deux lanciers arment froidement leurs pistolets, prennent à la cravate l'homme qui se tordait et criait grâce ! lui appliquent leur arme sur chaque tempe, et attendent avec le plus grand calme le commandement du colonel. "Emmenez-le," dit M. Feray, "il est trop lâche pour être fusillé par des braves comme vous !" Et il le fit conduire à la préfecture de police. "*Quels hommes!*" disait-on à M. Feray, quand il raconta cet incident— "Tout mon régiment eut fait de même, répondait le genre du maréchal Bugeaud."—(*Histoire du Deux Décembre*, page 164.)

Pour mon malheur j'ai été militaire, monsieur, et je ne puis douter de pareilles assertions.

"D'autres de ces officiers du Deux Décembre," s'écrie Schœlcher, "ont imprimé à leurs actes un cachet de barbarie raffinée, dont ils semblent emprunter la tradition au moyen-âge, à cette époque où l'on avait inventé de joindre les tortures morales aux supplices physiques de l'antiquité. A côté du brave et spirituel colonel Feray, comme l'appelle M. Mayer, voici un autre brave et spirituel capitaine qui imagine d'enfermer la nuit un enfant seul avec trois cadavres ! Personne ne mettra en doute le trait qu'on va lire, car nous l'empruntons à M. Mauduit, qui a certainement recueilli de la bouche même des héros le récit des actes auxquels ils attachent le plus de prix.

"Une compagnie de voltigeurs du 51e gardait une position, rue Meslay, où il y avait eu une barricade. Ils trouvaient bon de brûler, pour se chauffer, un omnibus qui avait servi à cette barricade. Ils avaient déjà jeté au feu le timon et les roues, qu'il n'était encore qu'une heure du matin ; ils s'apprétaient à mettre la caisse en morceaux, lorsqu'il en sortit un gamin qui s'y était blotti au moment de la barricade.

"En voilà encore un ! s'écrièrent les voltigeurs ! *Il faut le fusiller ;* car, certainement, il a tiré sur nos frères.

"On le fouille, et, sous sa blouse, l'on

découvre un pistolet et un poignard. Les voltigeurs le conduisent au capitaine pour prendre ses ordres, et voici le châtiment qui lui fut infligé :

"Près de là, l'on avait déposé, dans une maison, le cadavre d'un clairon de chasseurs à pied, tué à l'attaque des barricades des Arts et Métiers. Près de ce clairon se trouvaient également les cadavres de deux hommes du peuple.

"—Tu vas demander pardon à ce clairon, et à genoux, lui dit le capitaine.

"—Ce n'est pas moi qui l'ai tué, répondit le gamin en pleurant.

"—Qui m'en répond ? Et d'ailleurs tu en as peut-être tué d'autres. Ainsi demande-lui pardon, ou sinon !..

"Et le gamin se met à genoux, et demande grâce à ce malheureux soldat.

"—Ce n'est pas tout, tu vas maintenant passer le reste de la nuit avec tes camarades et leurs victimes, et, plus tard, on verra ce que l'on doit faire d'un petit polisson de ton espèce.

"Et la porte est fermée sur lui. Mais soit par remords, soit par terreur de se trouver seul ainsi dans l'obscurité, et côte à côte avec trois cadavres, le gamin frappa bientôt violemment à la porte, en conjurant de l'arracher au supplice nouveau qui lui était infligé."

(MAUDUIT, page 250.)

"Ce ne sont pas les républicains qui forgent ces histoires pour les attribuer aux sauveurs de la société, ce sont les sauveurs eux-mêmes qui s'en vantent, et ils trouvent dans leur parti des écrivains pour les en complimenter !

"Comprend-on, après ce qu'on vient de lire, les Orléanistes qui ont eu le courage de féliciter "*le prince Napoléon*," d'avoir fait en décembre "*la chasse aux BRIGANDS.*" (*Bulletin français*, publié à Bruxelles, page 25.)

"Votre haine contre les républicains vous aveugle étrangement, messieurs les sujets de Louis Philippe, et vos méprisables insultes s'égarent : Ne l'avez-vous donc pas lu ? "Une trentaine de cadavres restèrent sur le carreau, presque tous couverts d'*habits fins.*" N'est-ce donc pas aussi "*la chasse aux Bourgeois*" qu'on faisait le Deux Décembre ?"—Et ce sera, nous en formons le vœu de tout notre cœur, ce sera un lien de rapprochement entre le peuple et la bourgeoisie que la conduite de

la bourgeoisie au Deux Décembre. Ceux du peuple qui se sont battus, diront à leurs frères que partout où il y avait une blouse, il y avait un habit; ceux de la bourgeoisie qui ont pris les armes, diront dans les salons que partout où il y avait des blouses la propriété était respectée."

Après s'être étendu longuement sur les sinistres événements que le coup-d'Etat fit éclorre à Paris, Schœlcher donne un compte-rendu fort explicite de la *résistance dans les départements* (chapters VI, VII, VIII, IX). On trouve dans cette partie les nombres et les noms, minutieusement compulsés, des citoyens, tués, arrêtés, fusillés, déportés, transportés, exilés, emprisonnés ou internés. Le chapitre X a pour titre: *Prétendue conspiration de l'assemblée contre le président*; et le chapitre XI et dernier expose "ce que sont les conspirateurs du Deux Décembre."

On y remarque de singulières révélations sur Louis Napoléon, Maupas, Persigny, Carlier, Morny, St. Arnaud et la plupart des corymbantes de cette mémorable orgie du milieu du XIXe siècle.

Si vous ne l'avez déjà lue, monsieur; je vous engage à lire l'*Histoire des Crimes du Deux Décembre*; en vous navrant le cœur, elle échauffera vos ardentes espérances, et, en terminant, vous répétez avec Schœlcher:

"La débilité de quelques hommes peut nous arracher par moment un cri de douleur, mais notre âme n'est pas découragée. La France, nous le savons, ne saurait se manquer à elle-même, et nous attendons avec pleine confiance l'explosion de la vertu nationale qui se contient. Peuple songe à ton devoir!"

Agréez, monsieur, etc.,

H. EMILE CHEVALIER.

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
J. F. G. COUTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE, LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (LOUISIANE).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'AVANT-COUREUR.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
DR. HARVEY.....	Malbaie.
GUSTAVE DE VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie, Bruxelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSSEY.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
H. ST. JORRE N. P.....	Cacouna.
V. HEBERT & Cie, 149, Rue St. Charles, N.-O.....	Louisiane.

## ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

~~PAR EN SON SOIN.~~

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

# LE CLERC DE NOTAIRE. (\*)



## DEUXIEME PARTIE.

### CHAPITRE I.

#### LA DILIGENCE.

La diligence commence à disparaître de nos routes, nos routes elles-mêmes commencent à disparaître ! Celle-ci cède place aux voies ferrées, celles-là abdiquent en faveur des wagons. Sans doute la civilisation gagne à cette substitution, mais la poésie et le romantisme y perdent la plus grande partie de leurs charmes.

Désormais, plus moyen de s'épanouir dans ces splendides peintures pastorales qui remplissaient les deux tiers des ouvrages du dix-huitième siècle ; désormais plus moyen de décrire les riantes campagnes, de composer trois, quatre et même cinq ou six chapitres, pour transporter un héros ou une héroïne à dix lieues de distance ; tout, aujourd'hui, marche à la vapeur, l'esprit comme le corps. Chacun réclame l'action, le mouvement. Ecrivez un livre, mais abstenez-vous de toute réflexion morale, abstenez-vous également de tout tableau rustique ; l'un ne sera pas regardé, l'autre ne sera pas lu. C'est du drame qu'on vous demande, servez du drame. Ne prodiguez pas les épisodes ; bien plutôt courez droit au but comme une locomotive et vous serez recherché.

La diligence s'en va : malheur ! la fiction artistique va s'en aller aussi ! — Soyons de bonne foi, est-il possible de jouer la plus petite scène en chemin de fer ? et des incidents comment et où en trouverez-vous ?

En chemin de fer vous filez comme le vent, donc nulle facilité pour examiner la campagne, nulle facilité donc pour crayonner ses agréments.

En chemin de fer, vous êtes parqués douze ou quinze dans le même compartiment, donc nulle facilité pour établir une conversation avec un voisin inconnu ou une aimable voisine.

En chemin de fer, l'un monte, l'autre descend, donc nulle facilité pour lier connaissance avec un visage avenant.

En chemin de fer, on dort mal, on mange plus mal, et l'on est abominablement mal à l'aise.

En chemin de fer, si vous voyagez quatre heures consécutives, vous êtes plus harassé que si vous eussiez voyagé douze heures durant, sur un chemin de traverse, dans la pire patache de toute la Basse-Bretagne.

---

(\*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre, janvier (*Deuxième Série*) février et mars (*Troisième Série*).



En chemin de fer, point de variété, point de diversité ; tout est raide et uniforme comme la ligne que vous suivez ; et en fait d'accidents, vous n'avez d'autre alternative que d'atteindre rapidement le terme de votre course ou d'être broyé prosaïquement, bêtement, platement, par l'explosion de la chaudière qui vous emporte, ou la rencontre d'un convoi pris d'amour pour le vôtre, ou le déraillement du train qui charrie votre très honorée personne.

Ah ! que bien préférable était la diligence !

Avec elle, vous cheminez doucement, doucement, avec toute commodité pour saisir l'ensemble et les détails des lieux que vous parcouriez.

Chez elle, vous étiez casé six ou huit sur des banquettes de velours rembourrées, chaudes, confortables, et vous jouissiez de tous les avantages imaginables, pour engager une agréable causerie avec vos compagnons.

Dans elle, on demeurait des jours et des nuits entiers sans changer de position : jugez comme cela favorisait l'intimité !

Chez elle, on sommeillait mollement avec l'épaulé d'un galant homme pour traversin ou celle d'une jolie femme pour oreiller ; on avait la faculté de faire ses quatre repas par jour, et l'on était superlativement bien, surtout quand on possédait le No. 1.

En diligence, vous n'aviez ni le loisir ni l'idée de vous ennuyer, par conséquent la lassitude ne vous prenait guères—sinon aux mollets !

En diligence, c'était un continuel changement d'objets, de sites. Lorsque votre œil était collé au vasistas, vous le croyiez appliqué contre le verre d'un kaléidoscope ; les éventualités abondaient : un essieu se brisait, la voiture versait, des brigands vous attaquaient, etc., etc., j'en passe et des meilleures.

Ah ! quelle différence entre la bonne, grosse diligence Lafitte et Gaillard et l'insipide wagon qui lui a succédé !

Regrets tardifs, regrets superflus, criez-vous, lecteur.—Non, non, ces regrets ne sont pas superflus, car ils me fournissent une page de composition qui, sans eux, n'aurait jamais vu le jour.

Maintenant, reportons-nous au mois de mai 1831. A cette époque, la France n'était pas sillonnée de *railroads*. Diligences, malles et chaises de postes, se disputaient despotiquement la souveraineté des grandes artères qui relient les différentes villes de notre pays.

Or, par une belle matinée de ce mois de mai 1831, la diligence de Troyes à Langres s'arrêta à Arc-en-Barrois pour relayer.

Un jeune homme, élégamment vêtu, qui fumait sur le seuil de l'auberge, demanda au conducteur s'il avait une *place*.

—Assurément, monsieur de Moissac ; j'en ai encore deux : une sur l'impériale, l'autre dans le coupé.

—Bien, reprit le comte, je prends celle du coupé.

Ce disant, il s'avança, son cigare aux lèvres, vers la diligence, ouvrit la portière et entra dans le coupé.

Au même moment, un coup de fouet déchira l'air, et le lourd véhicule partit au trot de quatre vigoureux chevaux.

Il y avait déjà deux personnes dans le coupé quand de Moissac s'y introduisit : C'étaient une jeune fille, simplement mise, et un sous-lieutenant de Lanciers âgé de trente ans environ.

—Monsieur, dit-il à de Moissac, seriez-vous assez bon pour éteindre votre cigare ? son odeur incommode mademoiselle.

Le comte qui venait de s'asseoir, jeta au militaire un regard impertinent et haussa les épaules.

—Pardon, monsieur, reprit l'autre, d'un ton parfaitement calme ; mais veuillez cesser de fumer ; il est défendu de le faire dans les voitures publiques.

—Bast ! dit Henry en lançant vers l'officier une bouffée de tabac.

La jeune fille commença de tousser et porta son mouchoir à ses narines.

—Allons, monsieur, dit le sous-lieutenant, toujours avec le plus grand sang-froid, pas de mauvaise plaisanterie ; quittez ce cigare ou j'appelle le conducteur.

—Comme il vous plaira, mon brave, répondit Henry d'un accent railleur.

Suffoquée par les nuages épais de cette àcre fumée, la jeune fille étternua violemment et pâlit tout-à-coup. Le lancier qui occupait le coin de droite, se leva et s'assit entre elle et de Moissac afin que sa protégée pût respirer par le vasistas.

—A nous deux, dit-il au comte en lui arrachant son cigare de la bouche et en le jetant dehors.

—Manant ! s'écria de Moissac.

—Pas de bruit, mon cher monsieur, fit l'officier avec son flegme imperturbable ; je m'appelle Louis Duchesne, sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> Lanciers. Si mon procédé ne vous semble pas convenable, je me tiens à votre disposition. Vous me trouverez à Langres, hôtel de l'*Aigle d'Or*.

—C'est ravissant, sur ma parole ! dit Henry, dissimulant son dépit sous un air dégagé. Voici ma carte.

Louis Duchesne prit la carte qu'il mit dans sa poche sans y fixer ses regards. Son adversaire se renversa contre la paroi de la voiture, ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir profondément.

—Merci de votre obligeance, monsieur, dit la jeune fille au militaire, tandis que le comte ronflait comme un homme dont l'estomac est plus chargé que la conscience.

—Ma foi, mademoiselle, il n'y a pas matière à remerciement, j'ai fait mon devoir ; voilà tout. Ce monsieur est ivre... sans quoi il se fut comporté plus décemment. D'ailleurs il est défendu de fumer dans les voitures publiques.

—Mais s'il allait vous provoquer en duel !

Louis sourit.

—Oh ! dit-il, c'est peu probable. Ce soir il ne se souviendra pas de notre discussion. Au surplus... soyez sans inquiétude.

—Mon Dieu ! monsieur, je serais désolée d'avoir été cause...

—Bien, bien, mademoiselle ; consolez-vous. Ce petit événement n'aura probablement pas de suites.

—Croyez cependant, monsieur, que je n'oublierai jamais le service...

—Et moi, mademoiselle, jamais le plaisir que m'a procuré votre charmante société.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

—Je descends ici, dit-elle, après un instant de silence. Au revoir, monsieur !

La diligence avait fait halte devant une maisonnette bâtie entre cour et jardin, sur le bord du chemin, et le postillon abattit le marche-pied du coupé.

Notre voyageuse sauta à terre, salua une dernière fois son protecteur d'un petit signe amical et disparut derrière un massif d'aubépine en fleur.

—En route ! cria le conducteur.

La voiture s'ébranla de nouveau et à midi elle déposait Louis Duchesne dans la cour de l'hôtel de l'*Aigle d'Or* à Langres.

## CHAPITRE II.

LOUIS DUCHESNE:

Nous avons dit que Louis Duchesne portait trente ans environ. Son acte de naissance n'aurait pas démenti sa physionomie, car Louis était né vers la fin de 1801.

C'était un beau et vaillant lancier, s'il en fut. Le chapska séyait bien à son mâle visage empreint de cette bravoure raisonnée qui examine toutes les faces du danger avant de s'exposer témérairement.

Les traits du sous-lieutenant manquaient, il est vrai, de correction, mais son buste offrait une régularité parfaite, et l'on pouvait dire que l'homme reliaissait l'uniforme et non l'uniforme l'homme.

Il avait les cheveux et la moustache noirs, le teint bronzé, l'œil fier et doux, les mouvements agréables. Tout en lui, annonçait la bienveillance jointe au sentiment du devoir et la sérénité d'une âme toujours prête à faire le bien, mais incapable d'une faiblesse.

Au régiment, Duchesne était estimé de ses supérieurs, aimé de ses collègues, chéri de ses inférieurs. On le citait comme un modèle d'ordre, de conduite, d'exactitude et de tenue.

Après un déjeuner expédié à la hâte, Louis endossa son frac de parade, se ganta de frais et se rendit dans la rue St. Amatic.

Il eut promptement trouvé le magasin de modes de Lucie.

—Monsieur Georges Duval ? demanda-t-il à l'ouvrière assise au comptoir.

—Monsieur Georges est chez son patron, M. Jeannet, répondit celle-ci avec un coquet sourire au brillant officier.

—Et madame Duval ?

—Je vais l'appeler, si vous voulez avoir la bonté d'attendre.

—Volontiers.

La mère de Georges s'empressa d'accourir. Elle reconnut sur le champ Louis Duchesne et lui tendit les bras. Le jeune homme se précipita vers elle et l'embrassa avec effusion.

—Pauvre Louis, lui dit madame Duval, en l'entraînant dans l'arrière-boutique, vous voilà donc revenu parmi nous ! Mais comme il est changé, Seigneur ! comme il est grandi ! Que Georges sera donc charmé de vous voir, lui qui me parlait encore de vous hier soir !

—Il se porte bien, je pense ? s'enquit Duchesne.

—Oh ! oui, bien, très bien, Dieu merci !

—Et mademoiselle Lucie ?

La veuve soupira.

—Serait-elle...

—Hélas ! mon pauvre Louis... hélas !

—Mais enfin ? dit le sous-lieutenant palpitant d'anxiété.

—Elle est malade, murmura madame Duval, en essuyant une larme qui coulait le long de sa joue.

—Malade !... pas gravement, j'espère.

—J'ai peur, Louis ; j'ai peur !

—Peut-être que votre sollicitude maternelle s'alarme...

—Non, Louis ; je crains que Lucie n'ait hérité de la maladie de son pauvre père. Il est mort de la poitrine, comme vous savez, le cher homme.

—Est-ce que mademoiselle Lucie garde le lit ?

—Ce matin elle n'a pu se lever, et depuis plusieurs jours, elle pâlisait... elle pâlisait... tenez, mon ami...

La malheureuse mère secoua la tête d'un air douloureux. Puis, un instant après, elle dit à Duchesne :

— Mais vous arrivez de Paris ?

— Oui, madame.

— Et moi qui ne songeais pas à vous offrir quelques rafraîchissements ! Vous devez avoir besoin...

— Du tout, du tout, madame ; j'ai déjeûné.

— Où ça, où ça ?

— A l'hôtel, repartit l'officier.

— Ah ! monsieur Louis, c'est mal, très mal, ce que vous avez fait là. Georges sera mécontent.

— Pardon, madame, mais...

— Mais, monsieur, c'est chez nous qu'il fallait descendre et pas à l'hôtel.

— Mais...

— Bien, je n'entends pas de cette oreille-là. A quel hôtel êtes-vous ?

— En vérité, madame Duval...

— Il n'y a pas de madame Duval qui tienne. Le nom de votre hôtel, que j'envoie chercher vos effets.

Louis essaya encore de résister. L'excellente veuve ne l'écouta point ; il dut céder, ce qu'il fit, disons-le, sans déplaisir.

Madame Duval écrivit un mot à son fils, qui arriva immédiatement. Je renonce à peindre la joie qu'éprouvèrent nos deux amis en se revoyant après plusieurs années de séparation. Quand les premiers épanchements furent apaisés, Georges prit Duchesne par le bras et ils descendirent au jardin.

— Eh bien ! dit le commis, quelles sont les nouvelles à Paris ?

— Les nouvelles ! peu intéressantes, mon cher ; mais quelle espèce de nouvelles ?

— Les nouvelles politiques, parbleu !

Louis regarda son ami avec un étonnement marqué.

— Est-ce que tu te mêles de politique, toi ?

— Un peu, dit Georges, en serrant la main du militaire.

Louis le regarda plus fixement encore que la première fois.

— *Bon cousin*, toi ? dit-il en opérant avec les doigts un signe dans la paume de la main qui pressait la sienne.

— Et toi aussi ! s'écria le commis avec exaltation ; oh ! je le présumais ! Eh bien, que pense-t-on là-bas ?

— On se prépare, dit Louis à voix basse. La bourgeoisie est dégoûtée de son roi...

— Et l'armée ?

— L'armée, hum ! cela dépend. Il ne faut ni trop compter sur elle, ni croire à son entière opposition. L'armée... mais brisons-là ; plus tard nous reviendrons sur ce sujet. Causons de toi, à présent. Voyons, franchement, où en sont les amours avec mademoiselle Clémence Cléry ?

A cette question, le visage du commis se couvrit d'un nuage de tristesse.

— Seriez-vous brouillés ? poursuivit Duchesne remarquant l'affliction de son ami.

— Brouillés ! répliqua Georges d'un ton sombre ; non, nous ne le sommes pas. Peut-être vaudrait-il mieux que nous le fussions, car, vois-tu, Louis, l'amour rend lâche.

— Lâche !

— Oui, lâche ! je suis un lâche !

— Ma parole d'honneur, je ne te comprends pas.

—Louis, tu es mon ami ?

—En douterais-tu ? mais tu es tout agité ; la voix tremble et les yeux lancent des éclairs. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé depuis que tu m'as écrit ? Ouvre-moi ton cœur. Un secret confié pèse moins lourdement. Mes conseils pourront t'être utiles. Tu sais que j'ai une certaine expérience des hommes et des choses. Initie-moi à tes chagrins, mon cher Georges ; à nous deux, nous leur trouverons un remède efficace.

Insensiblement, ils étaient arrivés sous la charmille où Lucie donnait ses rendez-vous au comte Henry de Moissac, Duchesne voulut s'asseoir sur le banc de gazon, mais Georges s'y opposa, en s'écriant avec un geste de répulsion indécible !

—Non, non, pas ici, pas ici ! cet endroit, ô mon Dieu !

Et il emmena le sous-lieutenant à l'autre extrémité du jardin.

—Du diable ! si j'imagine ce que signifient tes façons mystérieuses, disait Louis, en le suivant.

—Écoute, reprit le frère de Lucie, lui indiquant une chaise rustique sous un berceau de vigne.

—Bon, j'écoute.

Georges ouvrit la bouche, mais tous ses efforts pour articuler une phrase furent infructueux. La colère, la jalousie strangulaient les paroles dans sa gorge, et, après une lutte de quelques minutes pour vaincre son émotion, il fondit en larmes.

Remué jusqu'aux entrailles par le témoignage de cette violente douleur, dont il ignorait la cause quoiqu'il en pressentit toute l'étendue, Duchesne ne tenta pas d'en arrêter l'explosion. Il jugeait avec raison que les pleurs adoucissent les peines morales et prédisposent à l'expansion.

Il attendit donc en silence que la crise se fût calmée.

Peu à peu, toutefois, les yeux de Georges se séchèrent, ses sanglots devinrent moins fréquents, et il put, d'une voix entrecoupée, raconter l'odieuse conduite du comte Henry de Moissac envers Clémence et Lucie.

Louis prêta à ce récit une attention mêlée de surprise, d'amertume et d'indignation. Il répugnait à cette nature loyale, généreuse d'admettre qu'il y eût au monde des caractères assez vils pour comploter froidement et préparer la ruine de deux jeunes filles et cependant il ne pouvait suspecter les assertions de son ami. Georges avait vu et entendu !

—Que dois-je faire, maintenant ? dit Georges, achevant sa triste confidence ; contraindre le comte à épouser ma sœur ? Mais comment le contraindre ? notre déplorable législation fournit-elle une ressource à la malheureuse qui s'est abandonnée à un suborneur ! ne l'a-t-elle pas plutôt vouée à la honte, au mépris public ! Quand j'irais implorer le secours des tribunaux, que me répondrait-on ? Votre sœur est-elle majeure ou mineure ? et parce qu'elle a plus de seize ans, parce qu'elle est majeure, comme ils disent, on me rirait au nez, on afficherait l'opprobre que cette misérable nous a jeté à la face ! parce qu'elle est majeure, son nom, le nôtre, sera traîné dans la boue de tous les carrefours, et son infamie rejaillira jusqu'au front de ma pauvre mère, de la digne femme dont la vie entière n'offrirait pas une tache, pas une ombre ! Oh ! mon cerveau éclate à cette pensée. Voilà cette société telle qu'ils l'ont faite ! A la richesse tout est permis, les vices, les débordements ; à la pauvreté une simple apparence de souillure est reprochée comme un crime ! cette insolente jeunesse dorée, non contente de nous accabler de ses dédains, de s'abreuver de nos sueurs, de s'engraisser de nos fatigues, elle se glisse le soir à notre foyer, et, comme un larron, profite du sommeil du prolétaire pour lui voler le seul bien

qu'il ait ici-bas, l'honneur de sa femme, de sa fille, ou de sa sœur ! Oh ! c'est épouvantable, c'est monstrueux, vois-tu Louis ! c'est à nier la justice divine aussi bien que la justice humaine ! Que faire, encore une fois ? Lui lancer un cartel ? Il est brave comme un spadassin ! il viendra sur le terrain, il me tuera... cela lavera-t-il la flétrissure ? cela réparera-t-il l'insulte ? Oh ! Louis, Louis, ma tête s'égaré ! Je ne sais ce qui m'empêche de me brûler la cervelle, après avoir assassiné le scélérat ..

—Pas de folie ! mon ami ; interrompit Duchesne qui méditait profondément depuis quelques minutes ; pas de folie ! tout n'est pas perdu. Laisse-moi réfléchir jusqu'à demain ; j'aviserai à te tirer d'embarras. Mais, dis-moi : quelle sorte d'homme est-ce que ce comte... tu l'appelles ?

—Henry de Moissac.

—Henry de Moissac, bien. Crois-tu qu'il aime Lucie ?

—Est-ce que je sais ? Est-ce que ça aime, ces gens-là !

—Allons, modère-toi et tâche de répondre plus sagement à mes questions ; c'est très important. Songe qu'il y va de notre bonheur commun.

### CHAPITRE III.

#### L'INCENDIE.

La nuit était noire comme l'aile du corbeau ; le vent soufflait avec violence, un orage s'amoncelait péniblement au-dessus de la ville de Langres. Cependant la plupart des habitants sommeillaient, lorsqu'un cri—cri lugubre, effrayant—vint se mêler aux lamentations de l'aiglon dans les cheminées, et chasser chacun hors de son lit.

—Au feu ! au feu !

Et nos Langrois d'ouvrir leurs fenêtres, d'interroger du regard leur maison et celle de leurs voisins, puis de s'apostropher mutuellement :

—Où est le feu ?

—N'avez-vous pas entendu crier au feu ?

—Savez-vous de quel côté est le feu ?

—Je crois que c'est dans le quartier.

—Non, c'est sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

—Pas du tout ; c'est au faubourg Bason.

—Vous n'y êtes pas, c'est sur la place du marché.

—Ecoutez !

—Mon Dieu ! quelle terrible chose que le feu !

—Langres n'a pas de chance ; c'est la cinquième fois que le feu prend cette année.

—Voici les pompes qui passent.

—Au feu ! au feu ! au feu !

—Hâtons-nous, allons voir ce que c'est.

—Mon ami, je t'en supplie ; ne sors pas, je mourrais de frayeur... non non, reste avec moi !

—Mais ma chère amie, il faut bien que je m'informe.

—Non, non, c'est inutile. Ne me laisse pas seule.

—Si c'était près de chez nous.

—C'est impossible, nous le saurions déjà.

—Au feu ! au feu ! au feu !

—Le feu ! juste ciel ! mon pantalon, mes bottes ! Nous sommes perdus ! Vite que je sauve ma caisse ! dépêchons-nous ! Allons, madame, debout, aidez moi ! empressons-nous ! Sonnez vos domestiques. Non, ils profiteraient de l'occasion pour nous piller, les gredins ; non, ne sonnez pas, mais, vite, empaquetez ce que vous avez de plus précieux !

—Il se peut que le feu ne soit pas ici, monsieur !

—Pas ici, pas ici ! que dites-vous là, madame ? Tant mieux, s'il n'est pas ici ; je le souhaite, juste ciel, qu'il ne soit pas ici ! Cela vous empêche-t-il de vous mettre sur vos gardes ?

Boum ! boum ! boum !

—Me suis-je trompé ? n'ai-je pas entendu trois coups ?

Boum ! boum ! boum !

—Trois coups, c'est le tocsin, c'est le feu ! (\*) pensa Georges Duval s'éveillant en sursaut. Habillons-nous et courons vers le théâtre du sinistre.

En quelques minutes il était vêtu et hors de sa demeure.

—Où est le feu ? cria-t-il à la première personne qu'il rencontra.

—Dans la rue des Piliers.

—Dans la rue des Piliers, répéta l'amant de Clémence avec une terreur inexprimable.

—Savez-vous chez qui ?

—Je l'ignore.

Sans en demander davantage, Georges s'élança dans la direction de la rue des Piliers.

Des lucres aux teintes ardentes, tourbillonnaient sous l'ébène des cieux.

Guidé par ces reflets le jeune homme volait à perdre la respiration.

Un atroce pressentiment mordait son cœur.

A son arrivée dans la rue des Piliers, il aperçut une multitude confuse d'individus qui se pressaient devant une maison en combustion.

Du rez-de-chaussée et du premier étage s'échappaient, fulgurantes, crépitan-tes, bondissantes, des langues de feu qui se dressaient à une hauteur prodigieuse et se masquaient sous d'immenses spirales de fumée.

—Au feu ! au feu ! hurlait-on de toutes parts !

Et sur l'airain vibrail un tintement funèbre, et c'étaient des bris de meubles qu'on jetait par les fenêtres, d'horribles craquements, des éclats de vitres, des cris, des plaintes, des imprécations, des interpellations, le bruissement de l'eau grésillant sur les charbons embrasés, un affreux vacarme, — c'était le feu, le plus aride, le plus impitoyable des fléaux !

Et la maison qui brûlait, c'était la maison de M. Cléry, du père de Clémence !

Georges se rua sur la foule, coudoyant, écartant, renversant ceux qui s'opposaient à son passage. En peu d'instants, il fut vis-à-vis du foyer de l'incendie.

Une femme était là, effarée, hagarde, demi-nue.

—Ma fille ! oh ! donnez-moi, ma fille ! cent mille francs à qui sauvera ma fille ! disait-elle.

On voulait l'emmener, on voulait l'arracher de ce lieu. Mais elle luttait, elle s'acharnait à rester.

—Ma fille ! ma fille ! répétait-elle d'un accent déchirant.

Le feu rampait, rampait ! les poutres se rompaient avec fracas, des colonnes ignées se tordaient, voraces, inflexibles, autour des pierres noircies et la maison allait bientôt fléchir à sa base.

(\*) Dans la plupart des villes de province en France, le tocsin sonne trois coups consécutifs, puis trois autres, après un moment d'intervalle et ainsi de suite, pour annoncer un incendie.

—Ma fille, oh ! mes amis, sauvez donc ma fille ! disait la malheureuse mère. Mais personne n'osait, personne dans cet essaim d'hommes hardis et robustes, personne ne se sentait le courage de braver une mort à peu près certaine.

—Une échelle et un drap ! s'écria Georges Duval.

L'échelle fut aussitôt appliquée contre la façade de la maison, et une toile mouillée apportée au jeune homme. Se couvrir des pieds à la tête avec le drap, grimper intrépidement à l'échelle au milieu des flammes et de la fumée, fut pour notre héros l'affaire d'une minute.

Il monte ! nul hurra n'accueille cet acte de bravoure. Les cœurs battent violemment. On craint de parler, on admire en silence. Georges monte encore ! il parvient au troisième étage, la flamme arrive en même temps que lui.

Georges tient une hache à la main. D'un coup, il enfonce une croisée ; puis il entre dans une pièce illuminée par les clartés blafardes de l'incendie.

Duval se trouve dans la chambre de Clémence Cléry.

Il le sait, il appelle.

Pas de réponse.

Il se précipite vers le lit.

Ce lit est vide. Mais le plancher de l'appartement brûle sous les pieds de Georges ; il va bientôt s'écrouler.

Les yeux du commis pareurent la chambre. Dans un coin il aperçoit un corps étendu, immobile.

C'est celui de Clémence ; la jeune fille est évanouie.

Duval la prend dans ses bras et revient vers la fenêtre.

Fatalité !

L'échelle dont il s'est servi pour son ascension a pris feu. Elle se carbonise, elle se casse en deux et tombe sur le pavé.

Inutilement les pompes jouent, la flamme s'élève toujours, léchant de ses baises destructeurs les murailles de la maison.

La chaleur est étouffante. Une seconde d'hésitation peut causer la mort.

Georges saisit tous les dangers de la position. Son parti est pris. Chargé du précieux fardeau qu'il serre entre les bras, il s'élançait vers la porte, l'effondre, gagne l'escalier du grenier, où il est promptement rendu.

L'ardeur décuple ses forces. Sans perdre de temps, notre ami se hisse jusqu'au toit par une fenêtre à tabatière, puis se laissant glisser sur le versant, avec Clémence, qu'il presse passionnément contre sa poitrine, il arrive sur le toit de la maison attenante, au moment où celle qu'il venait de quitter s'abîmait au sein d'un nuage de flammèches et de fumée.

—Sauvé ! dit-il avec reconnaissance, en s'asseyant près d'une cheminée ; oh ! soyez béni, mon Dieu !

En bas, on croyait déjà qu'il avait péri victime de son audace, que plusieurs qualifiaient d'imprudenc.

Après avoir repris haleine, Georges pénétra par une lucarne dans l'intérieur de la maison. Sa vigueur faiblissait ; pourtant, il put encore descendre dans la rue et remettre Clémence entre les mains de ses parents.

Mais alors, trempé de sueurs, blessé à la tête, épuisé, il perdit connaissance.

Quand Georges Duval recouvra ses sens, il était couché sur un matelas ; monsieur et madame Cléry, assistés d'un médecin, lui frottaient les tempes.

—Comment va mademoiselle Clémence ? balbutia-t-il d'une voix tremblante.

—Elle est bien, Georges, répondit madame Cléry. Grâce à vous, elle nous a été rendue. Oh ! soyez assuré de l'éternelle reconnaissance de sa mère ! mais, vous, mon cher Georges, vous trouvez-vous mieux ?

—J'ai un violent mal de tête, il me semble que tout tourne autour de moi.



—Ne vous fatiguez pas, dit le docteur. Votre blessure n'offre aucune gravité, mais le repos et le silence sont indispensables à la guérison.

—Clémence est sauvée, qu'importe le reste ! murmura le commis.

LÉON G\*\*\*\*\*.

*(La suite au prochain numéro.)*

A MELLE. MATHILDE E \*\*\*

PAR SON PREMIER AMANT.

L'ombre à peine étend sa robe  
Sur ton front vermeil,  
Et, sans bruit, je me dérobe  
Au joug du sommeil.

Consumé dans tout mon être  
D'un amour sans fruit,  
Belle enfant, sous ta fenêtre,  
Je viens chaque nuit.

Je confie au ciel d'ébène  
Mes pleurs, mes combats,  
Je chante ma longue peine ;  
Mais tout bas, tout bas.

Je crains que ma voix qui pleure  
Dans un coin obscur,  
N'aille éveiller avant l'heure  
Tes beaux yeux d'azur.

Calme, heureuse, inattentive,  
Dors jusques au jour,  
Sourde à ma chanson plaintive,  
Sourde à mon amour.

Dors sous l'aile d'un beau rêve !  
Moi, dans mon linceul,  
Enfant, je souffre sans trêve  
Et pleure tout seul.

V. BARON.

## DES AFFECTATIONS.

Shéridan voulait donner ce titre à l'une de ses comédies. Que n'a-t-il rempli un tel cadre, la comédie de l'époque aurait été faite. Le progrès intellectuel dont on nous parle ne se trouve répandu qu'à la surface et à l'épiderme de la société ; c'est l'affectation qui est partout, qui déploie ses ailes sur la taverne et sur la cour, sur l'église et le corps de garde ; l'Europe entière en est contagée ; les hauteurs même de l'intelligence ne se trouvent pas à l'abri de cette peste morale. Que de vanité, de prétention et de faiblesse dans le chambellan Goëte, le poète Byron, le petit Thomas Moore, l'érudit allemand, en général, et le littérateur français de second ordre, qui doit nécessairement arriver à tout, parce que M. Thiers est devenu premier ministre.

Il y a des époques où la grossièreté même devient affectée. Ce n'est plus l'émanation d'une brutalité naturelle, le résultat d'un sentiment vulgaire ou d'une éducation manquée ; c'est un emploi différent et bizarre de l'amour propre. Tel qui vous tendrait la main pour la serrer cordialement, vous lance un : *Comment vous portez-vous ?* protecteur, parce qu'on le regarde et qu'il n'est pas fâché d'avoir eu l'air impertinent. Celui-ci, qui vous rencontre, vous donne le bout de son petit doigt à toucher, ou met une sourdine à sa voix de basse, pour en corriger la puissance et l'apreté. Cet homme qui rugirait s'il suivait son penchant naturel, soufflé et respire à peine. Les uns sont envers vous d'une condescendance blessante ; les autres vous regardent à peine. L'ancien ami de votre père ne vous reconnaît pas : Pardon, Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ? Vous vous appelez Joseph : on vous nomme Alexandre. C'est ainsi que Voltaire ne voulait point appliquer son nom véritable au petit Poincinet, qui devenait tour à tour Pourcinet et Poissinet.

La plupart des hommes de lettres avides de succès, soumis à une renommée équivoque, élevés au hasard, se sont entendus pour jeter sur les mœurs de France et d'Angleterre un grand voile d'affectation ; vous en trouvez, même parmi les subalternes et les domestiques, des échantillons curieux ; rien ne se fait comme la nature voudrait qu'on le fit. Maintenant que toutes les aristocraties se détruisent, je ne sais ce que l'on n'inventera pas pour attirer l'attention. Ce magasin de vieilles cuirasses, cette collection d'estampes qui chasse le maître, cette manie guerroyante frappe tous les regards. Ce sont des folies voulues et commandées par le besoin d'être adoré ; on croit imiter ainsi les grands hommes ; erreur. Bonaparte ne pourra jamais être copié. Shelley faisait avec un peu plus de prétention le même métier que nous avons signalé plus haut. Le christianisme ne convient pas à leur époque ; ils font de l'anti-christianisme ; demain ils seront du néoplatonisme, si vous voulez. Le duc de Wellington et Bernadotte ont su soutenir, simplement avec une douceur énergique et modeste, le poids de leur fortune. La même chose est arrivée à Walter Scott, qui a dû soutenir en outre les vicissitudes du sort le plus capricieux. Les classes bourgeois qui règnent aujourd'hui se laissent envahir par tous les rangs de la société ; les femmes même cèdent à l'influence générale : on ne trouve plus guère la duchesse d'autrefois, si haute et si fière, si spirituelle et si naturelle en même temps dans ses grands airs. Il faut être remarqué à tout prix. A ce désir on sacrifie et son repos et sa raison. Il faut qu'un rayon de la vogue tombe sur vous. Toute la cour de Bonaparte se ressentait de cette influence, que Bernadotte seul a su repousser. On veut être plus grand, plus spirituel, plus brillant, plus ingénieux que l'on n'est naturellement. On fait du monde entier un théâtre où personne ne joue son rôle : le laid fait le généreux, le bavard affecte la discrétion, et les vices eux-mêmes sont falsifiés.

—Ne croyez pas un mot de ce qu'on vous dit sur mon compte et sur celui de madame Brisell, dit un fat qui fait retentir sa cravache sur sa botte à l'écuillère.

—J'aime à dépenser, je dépense trop ; mais je ne peux pas souffrir d'être volé, dit l'avare qui fait le prodigue.

J'ai connu des haillons vaniteux, des chapeaux brisés et malpropres qui ne voulaient qu'être remarqués. L'affectation fait arme de tout, même du ridicule qu'elle appelle comme une espèce de considération. Il y en a qui écrivent mal tout exprès, afin que l'on dise que leur écriture est celle des hommes de génie. Il y en a de malades, de vaporeux, de sympathiques, de misanthropiques, d'acérbes, de grotesques : quels talens ce peuple possède ! Si un bon article anonyme prend sa place dans les pages d'une Revue, vous rencontrez à tous les coins de rue le signataire de l'article, celui qui s'est caché sous des initiales modestes, et qui veut bien trahir l'incognito en votre faveur. Malheureusement cet incognito est si souvent trahi, et l'article a tant d'auteurs, que vous êtes bien embarrassé de soupçonner le véritable. Il y a telle romance dont huit auteurs de ma connaissance ont réclamé la nue propriété, et je connais très bien le véritable coupable, car c'était moi. Pauvre humanité ! Meilleur des mondes, combien peu de gens tu renfermes qui sachent accomplir parfaitement bien un seul des objets dont ils se chargent ! A cette impuissance presque universelle, à cette universelle naïveté, se joint une affectation sans bornes. Chez les hommes, je ne puis m'empêcher de la mépriser ; chez les femmes, c'est un caprice presque enfantin qui s'excuse et s'explique de lui-même. D'ailleurs, la destination des femmes les rapproche beaucoup plus de la nature, et leurs habitudes, comme leurs affections, les maintiennent dans cette voie : elles se donnent des airs ; mais quelle conséquence peuvent-ils avoir. Dans les rangs inférieurs de la société, les femmes prétentieuses sont bien rares ; les hommes prétentieux sont si communs qu'on en ferait des armées. Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus l'affectation virile diminue, plus elle est corrigée par le savoir-vivre, l'habitude du monde et l'usage des affaires.

Comment s'armer d'une sévérité cruelle contre les mille affecteries innocentes et ingénues qui remplissent un salon de femmes ? Celle-ci se laisse aller tout entière sur votre bras, comme si elle voulait vous indiquer sa parfaite indifférence et le peu de crainte que lui inspire une telle situation ; celle-là vous touche à peine de son petit doigt, comme si elle craignait que vous ne fussiez d'une nature trop indigne de ce contact. Un quadrille est un excellent théâtre pour toutes les espèces d'affectations possibles : on peut causer avec une personne de la galerie, oublier son partner, affecter la mélancolie ou parler politique selon la circonstance. Voyez un peu si une jeune femme, qui suit le monde traitera de même un capitaine de dragons et un jeune duc et pair. J'ai commencé par l'état militaire, et je me souviens très bien du sourire mêlé de crainte avec lequel on me recevait alors ; plus d'une aventure piquante a même résulté de la méprise à laquelle donnait lieu une situation équivoque qui me plaçait entre la pairie et les épaulettes de lieutenant. Me permettez-vous d'en raconter une, une seule, qui expliquera un peu le manège permanent de ces délicieuses créatures. Hélas ! le temps n'est plus où les tantes et les mères me prodiguaient leurs bénévoles attentions ; je recevais trois invitations à dîner, tandis que mes camarades en recevaient une : ou j'étais quelque chose, ou mon avenir inspirait confiance, ou l'on comptait avec moi ou sur moi. C'est que j'avais un oncle ; cet oncle était riche, célibataire et titré ; il m'aimait ; nos relations étaient intimes et familières, et je ne sais cependant qu'un instinct de conviction me persuadait que l'excellent oncle ne me laisserait pas un denier de sa fortune. C'était un pressentiment non raisonné. A quoi cela tenait-il ? Je l'ignore. Je

n'avais jamais eu de succès qu'auprès de mes égaux ou de mes égales ; mon oncle adorait la grandeur, il se courbait devant la grandeur. Puissant ou opulent, il aimait l'Étiquette ; je la détestais. La présence d'un comte ou d'un vicomte le courbait jusqu'à terre ; elle me faisait fuir. Nous nous entendions fort bien peut-être à cause de cette dissemblance et de ce contraste ; mais je savais qu'il ne me donnerait rien pendant sa vie ou après sa mort, si ce n'est son amitié.

Voilà ce que les mères ignoraient : corsaires du mariage, portant le pavillon de leurs filles, elles s'empressèrent de courir sur moi. Elles avaient grand tort, comme on va le voir. Mais pourquoi m'amuserais-je à répéter une vieille et fort commune histoire ? pourquoi dirais-je au lecteur comment madame Brasseley a été déçue par une apparence de fortune que mon excellent oncle a eu soin de léguer à un homme trois fois plus riche que lui ? Je tournerai court comme Sterne, et je ne dirai pas un mot de ce que j'ai promis à mon malheureux lecteur, qui se vengera d'ailleurs par une complète indifférence.

L'affectation chez les femmes à la mode prend un caractère pour ainsi dire mécanique, dont l'observateur ne peut s'empêcher d'être blessé. Une femme doit-elle être une poupée à ressort ? Que faire de ces pâles visages, de ces figures de cire, de ces existences inanimées qui, couvertes de soie et de gaze, passent en revue devant nous ? C'est à ce point d'existence presque mécanique que l'éducation anglaise d'une part et la flatterie de l'autre, amènent ces personnes si enviées que l'on appelle des héritières. La pire des affectations est, ce me semble, celle qui réduit au néant toutes les facultés : gaieté, vivacité, sentiment des arts, naïveté, expression, tout s'anéantit ; il ne s'agit plus que d'exécuter régulièrement certaines fonctions et certains mouvements que la société impose : on salue, on s'assied, on marche, on danse avec une exactitude parfaite ; dans un corps plein de fraîcheur et souvent de beauté, le cœur se dessèche et se pulvérise. Rien n'est amusant, ce me semble, comme de voir en face l'un de l'autre, dans un quadrille moderne, la poupée femelle et la poupée mâle, bien apprises, bien dressées et mortellement ennuyeuses. J'avoue que l'éducation de la poupée peut être parfaite : mais, plus cette perfection est complète, plus cette perfection est ennuyeuse, plus on s'aperçoit que c'est le fruit d'un siècle tout mécanique, d'une civilisation industrielle, d'un jeu de ressort auquel l'âme manque.

Je me souviendrai toujours de la fashionable affectation d'une de nos grandes dames de la cour de Georges IV, la reine des salons pendant son époque. "On m'a dit, madame, dit-elle un jour à la spirituelle madame de C. . . , que vous me trouviez bien jolie et bien sotte.—Non, Milady, répondit la Française, je ne l'ai jamais dit, mais je l'ai souvent oui dire."—*Fraser's Magazine.*



## DE LA VIE.

Est-ce que toute la vie ne se résume pas dans ces deux mots :—*Rêve, Espoir ?*

Mais lorsqu'elle est sur son déclin, les deux mots sont changés :—*Déception, Douleur.*

PAUL FÉVAL.

## Azor, le petit chien.

Am : *Ah ! monseigneur, je veux aller danser.*

Azor, Azor, mon petit chien, silence !  
Ma mère dort, allons ! tais-toi, vaurien !  
Qu'entends-tu donc ? pas un voleur, je pense.  
Lucien m'a dit qu'il viendrait, ne crains rien.  
Pour toi, sa poche, ingrat ! oh ! vilain être !  
Dès qu'il te voit est pleine de gâteaux ;  
N'aboye plus, monsieur, c'est lui peut-être,  
Ne trouble pas de maman le repos.

Quelqu'un, je crois, passe sous la fenêtre,  
Ecoute, Azor, mais ne fais pas de bruit ;  
Paix ! mon ami, laisse-moi reconnaître,  
Si c'est Lucien en retard aujourd'hui ;  
Le cœur me bat, à la porte on piétine,  
Tu dresses, toi, l'oreille vivement ;  
Ce sont ses pas, oui ! mon cœur les devine,  
C'est lui, mon chien, n'en es-tu pas content ?

Fi ! de gronder, fi ! chien hargneux, fi ! cesse :  
S'il prend ma main, sot, petit animal,  
Si sur son sein il m'attire, il me presse,  
Peux-tu penser qu'il me veuille du mal !  
Vous épuisez toute ma patience,  
Allez, monsieur, allez droit au grenier ;  
Et là, méchant, pour votre impertinence,  
Jusqu'à demain vous serez prisonnier !

Ce pauvre Azor, sous la froide mansarde,  
Passa la nuit, tournant sur le plancher.  
N'avait-il pas en faisant bonne garde,  
Sur un fauteuil coutume de coucher !  
Qu'il fut joyeux, au lever de l'aurore,  
Sitôt qu'il vit sa gédlière entrer !  
Comme il baisa ! comme il chérit encore  
La main qui vint de là le délivrer !

Azor toujours à sa jeune maîtresse,  
Resta fidèle et fut-il imité ?  
Non ; d'un amant sur l'amour, la tendresse,  
Notre pauvrette avait bien trop compté !  
Que de regrets dans sa douleur amère !  
Hélas ! qu'Azor n'a-t-il Lucien mordu,  
Et réveillé vite la vieille mère,  
Quand autrefois il était attendu !

# L'ILE DE SABLE. (\*)

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

---

## PREMIERE PARTIE.

EN BRETAGNE.

---

VI.

L'ATTAQUE.

En sortant du corps de garde, le vicomte Jean de Ganay monta sur le rempart, autant pour s'assurer que les sentinelles étaient bien à leur poste que pour méditer.

Le temps, superbe le matin, s'était assombri dans l'après-midi, et, à ce moment, de lourds nuages noirs se traînaient péniblement au ciel. Les ténèbres étaient profondes ; aucun rayon de lune n'apparaissait ; mais à de courts intervalles, un éblouissant éclair déchirait en échancrures embrasées l'épais manteau du firmament et illuminait les hautes tours du château.

Nulle brise ne courait dans l'air : on respirait une atmosphère épaisse, chargée d'électricité.

Au loin la mer grondait en brisant ses vagues contre les falaises, et parfois le cri strident d'une orfraie troublait encore le silence de la nuit.

L'écuyer se sentait navré de tristesse.

— Elle n'est point venue à notre rencontre, pensait-il ; elle n'a pas présidé au souper sous prétexte d'une indisposition : et cependant je suis bien sûr de l'avoir vue à sa fenêtre quand le marquis fit sonner du cor pour qu'on abaissât le pont-levis... C'est étrange ! me serais-je trompé ?... ne m'aimerait-elle pas ? Ne pas m'aimer ! oh ! c'est impossible ! cent fois, je lui ai parlé de mon amour... jamais, de vrai, elle ne m'a avoué... Quel impénétrable mystère que le cœur d'une femme !... Ah ! je suis fou de m'inquiéter ; n'est-ce pas elle qui a brodé cette écharpe que je porte sur mon sein ? n'est-ce pas elle qui me l'a donnée ? Pourtant... Encore ces maudits soupçons ! Eh ! qui aimerait-elle donc, si elle ne m'aimait pas ? Depuis sa sortie du couvent, elle est restée au château, ne recevant, ne voyant personne !... Bast ! je suis bien sot de... Qu'est-ce ? il me semble qu'on appelle.

Jean, qui se trouvait alors sous la fenêtre de Laure, leva la tête. Cette fenêtre, nous avons omis de le dire, s'ouvrait au sud, vis-à-vis de la porte extérieure du castel.

— Bertrand, est-ce vous ? disait une voix.

Le vicomte s'efforçait vainement de percer le voile d'obscurité qui l'enveloppait de ses plis opaques : rien, il ne distinguait rien !

Néanmoins il allait répondre, quand tout-à-coup l'occident s'éclaira d'une lueur phosphorescente suivie d'un formidable roulement de tonnerre et d'un cri d'effroi.

---

(\*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de février et mars 1854.

—Laure de Kerskoën ! murmura de Ganay, qui avait aperçu la jeune châtelaine, accoudée à sa fenêtre.

Mais, avant qu'il eût pu se rendre compte de l'impression que lui causa cet incident, le feu céleste s'était évanoui, l'ombre avait repris sa place un instant usurpée, et un deuxième cri, vigoureux, sauvage, excitant, ébranlait les échos du manoir.

—Alerte ! alerte ! aux armes ! aux armes !

—Qu'y a-t-il ? demanda Jean à un archer qui passait près de lui.

—Le château est assailli ! le château est assailli ! répliqua celui-ci en fuyant à toutes jambes.

Sans se troubler, l'écuyer s'élança vers le corps de garde supérieur où était enfermée la manivelle pour monter et descendre la herse.

La plus grande confusion régnait parmi les soldats.

—Abattez la herse ! s'écria le vicomte.

—Mais l'ennemi a déjà franchi les fortifications, fit observer un des gardes.

—N'importe ! n'importe ! qu'on lui coupe la retraite.

Et tandis que les soldats s'empressaient d'obéir à cette injonction, Jean courait à l'escalier qui conduisait à la porte du château proprement dit.

Elle débouchait sur la partie septentrionale du trapèze ; l'écuyer pressa ses pas de ce côté ; mais quelle que fut sa rapidité, il avait été devancé par les assaillants qui se ruaient tumultueusement vers le pont-levis.

Déjà le bruit de l'attaque nocturne s'était répandu de toutes parts. La grosse cloche du donjon sonnait l'alarme. Arrachée au sommeil, la garnison se mettait sur pied, et faisait des préparatifs de défense. Interrompu au milieu de ses oraisons par les premières rumeurs, le marquis de la Roche s'était précipité dans la cour, où bientôt l'avait rejoint l'élite de ses hommes d'armes. On lui apprit qu'une troupe de gens inconnus venait de surprendre et de massacrer le corps de garde extérieur.

—Levez le pont, fermez les portes ! dit-il avec le plus grand sang-froid. Qu'une compagnie se rende à la plateforme, une autre dans les tours ; et que les femmes, les enfants, et les domestiques soient confinés dans le donjon.

Ensuite, sans perdre de temps, il se dirigea vers la chambre de sa nièce afin de la mener lui-même en un lieu sûr, car l'appartement qu'elle occupait durant la paix servait de retranchement à une escouade d'archers lorsque la forteresse était investie. Mais, jugez de l'étonnement du marquis ! la chambre de Laure de Kerskoën était vide.

Il ne fallait pas songer à s'enquérir des motifs de la disparition de la jeune fille, alors que chaque seconde écoulée aggravait le péril des assiégés. Etouffant ses angoisses, de la Roche vola à la galerie saillante qui surplombait la porte du château.

Une troupe d'hommes y étaient assemblés, les uns faisant pleuvoir sur la tête des assaillants des pierres, des obus, les autres apportant de l'huile bouillante, les autres jetant par les machicoulis, des couleuvrines, des canons, des mortiers devenus inutiles, pendant que, postés aux barbicanes des tours voisines, archers et arquebusiers criblaient l'ennemi de traits et de balles.

Le vacarme était épouvantable, le combat lugubre comme la tempête qui hurlait dans l'espace ! A la clarté fumeuse de quelques torches de résine, pâlisant fréquemment sous la fulguration des éclairs, l'œil saisissait des nuées d'hommes se mouvant sur tout l'étendue du bâtiment, entre la contrescarpe intérieure et le terrassement du rempart.— Puis l'on entendait des cris féroces, des gémissements, des imprécations, et, couvrant le tout, la voix solennelle du tonnerre mugissant dans l'étendue.

Les agresseurs avaient eu le loisir de briser les chaînes du pont-levis, avant que l'éveil ne fût donné, et malgré les projectiles de toute nature dont les accablait les défenseurs du château, ils s'acharnaient à enfoncer la porte.

Un énorme madrier qu'ils avaient trouvé sur le glacis, leur servait à cet effet.

Vingt hommes robustes, placés aux deux côtés de la pièce de bois, la soutenaient au bout de leurs bras tendus, lui imprimaient un mouvement de va et vient, en dardant son extrémité contre la porte, qui éclatait à chaque coup du formidable bélier.

—Hardi ! hardi ! sus ! sus ! mes braves ! vociférait un chevalier, armé de toutes pièces, dont le casque orné d'une plume noire dominait cette cohue de démons.

—Du courage ! du courage ! clamait à son tour Guillaume de la Roche qui s'était emparé d'un fusil à rouet et tirait incessamment sur les ennemis.

Mais, malgré la valeur des assiégés, malgré les flots d'huile et de poix en ébullition qu'ils versaient sur leurs ennemis, ceux-ci ne bronchaient pas : blessés et morts étaient poussés dans le fossé ; de nouvelles mains les remplaçaient aussitôt, et le bélier improvisé ne cessait d'ébranler l'obstacle qu'ils voulaient renverser. Un des gonds de la porte avait cédé, les autres ne pouvaient tenir longtemps. L'ennemi beuglait sa victoire, lorsque Guillaume de la Roche s'écria :

—Jetez le *Foudroyant* !

Le *Foudroyant* était une monstrueuse pièce de quatre-vingt seize, braquée à l'angle de la plateforme.

Tout ce qu'il y avait d'hommes autour du marquis se mit à l'œuvre, et après des efforts inouis, le colosse de bronze fut renversé du haut de la galerie sur le flot humain qui se déferlait au bas.

Puis ce fut un craquement horrible, une vibrante exclamation de douleur et d'épouvante !

Le pont s'était rompu et abîmé dans le fossé avec tous ceux qu'il supportait...

Dès lors la panique se glissa dans les rangs des ennemis. Ceux qui étaient les plus proches, voulurent fuir, mais refoulés par les plus éloignés désireux d'arriver sur le théâtre de l'action, ils tombèrent pêle-mêle dans le fossé où ils furent déchirés, lacérés, par les pointes de fer qui en garnissaient le talus. Un grand nombre trouvèrent la mort dans cette bagarre, que les assiégés mirent largement à profit pour mitrailler leurs adversaires.

Un vent impétueux s'était élevé, chassant les nuées vers l'orient. Entre les éclaircies faites par leur dispersion, la lune tantôt montrait son disque d'argent, tantôt se replongeait derrière un impénétrable rideau. Ces fluctuations de lumière et d'ombre prétaient au siège du château des couleurs vraiment fantastiques.

Cependant, le chevalier, à la plume noire, était parvenu à rétablir l'ordre parmi les siens. Ils battirent en retraite, mais au moment où ils atteignaient la porte, une troupe d'arquebusiers que Jean de Ganay avait à la hâte ramassés sur le rempart, fondit sur eux. Les arquebusiers, contre leur attente, furent reçus, avec une intrépidité qui les contraignit de se replier. Infructueusement le vicomte s'épuisait à stimuler leur ardeur, ils n'écoutaient rien, et se débandaient, incapables de résister à l'impulsion de ceux qu'ils avaient cru pouvoir cerner et tailler en pièces.

Frémissant d'indignation, le vicomte de Ganay allait se jeter au fort de la mêlée pour y périr les armes à la main, lorsqu'il aperçut le chevalier à la plume noire.

Abattre deux hommes qui lui barraient le passage et se trouver en face du chef de cette lâche expédition fut pour notre brave écuyer l'affaire d'une minute.



—A nous deux ! cria-t-il en l'affrontant l'épée en arrêt.

—Es-tu chevalier ?

—Oui, j'ai gagné mes éperons au blocus de Paris.

Aussitôt, les fers croisés se choquent, pétillent, grincent, lancent des milliers d'étincelles, et la trompette résonne annonçant une trêve momentanée, afin de laisser toute liberté aux deux nobles combattants.

Pour champ clos ils ont une petite esplanade en arrière de la porte principale, pour lustre la lune qui brille à cet instant au-dessus de l'arcène, pour témoins une ceinture de soldats.

---

## VII.

### BERTRAND.

Le chevalier noir, nos lecteurs l'ont deviné, était Bertrand, l'amant favori de la belle Laure de Kerskoën. Ne pouvant songer à obtenir la main de sa maîtresse, à cause de la haine qui divisait son oncle, le duc de Mercœur et le marquis de la Roche, il avait résolu de profiter de l'absence de ce dernier pour enlever la jeune châtelaine. Son plan était des plus simples. Ayant à sa solde un régiment de reîtres, Bertrand devait se présenter à la porte du manoir sous le costume de troubadour qu'il adoptait souvent pour y pénétrer.

Une partie de ses soldats, le suivrait de près en rampant le long des rochers, il solliciterait l'hospitalité qu'on ne lui refusait jamais, parce que les soldats de la garnison savaient que le trouvère armoricain était agréable à la nièce de leur seigneur, et se rendrait maître de la forteresse. Cela explique le message qu'au moyen d'une colombe, il avait expédié à Laure de Kerskoën. Mais à peine ce message était-il envoyé qu'un espion avait averti Bertrand que le marquis, alors à Saint-Malo, s'était mis en marche pour retourner au castel. Désespéré de ce contretemps qui ajournait l'accomplissement de ses desseins, notre paladin se décida à s'emparer du marquis. Ayant échoué dans cette tentative il poursuivit néanmoins l'exécution de son entreprise, dans laquelle, comme on l'a vu, il eut à subir de nouveaux revers.

Bertrand connaissait bien le vicomte de Ganay, et s'il avait exigé qu'il déclînât son titre, c'était pure moquerie ; il n'ignorait pas non plus les prétentions de Jean au cœur de Laure, aussi répondit-il à son attaque avec cette fureur aveugle qu'aiguillonnent la jalousie et le désir d'humilier un rival déjà illustre par de nombreux exploits.

Le duel dura plus de vingt minutes, avec un acharnement sans égal. Les deux antagonistes étaient peut-être de même force, mais à la fougue de son adversaire Jean opposait un calme inébranlable, et, après les premières passes, l'on put prévoir qu'à moins d'un accident, le vicomte resterait vainqueur de ce combat singulier. En effet, le neveu du duc de Mercœur, exaspéré par le sang-froid de l'écuyer, ne tarda guère à ferrailer sans étudier les bottes qu'il poussait ; c'était là que Jean l'attendait ; mais, comme il désirait plutôt le désarmer que le tuer, il négligea maintes occasions de riposter, alors qu'il lui était facile de le faire en toute commodité. A la fin cependant lassé, lui-même, il rendit estoc pour estoc, et relevant une fausse parade, atteignit Bertrand à la solution de continuité de sa cuirasse et de ses brassards.

Le jeune homme chancela et tomba sur les genoux : il avait l'épaule traversée de part en part.

Cette défaite mettait un terme aux hostilités. Les assaillants se livrèrent à la merci des assiégés qui étaient sortis du château par une poterne secrète, afin d'assister au cartel.

Guillaume de la Roche embrassa chaleureusement son brave écuyer, fit enchaîner les captifs au nombre de plus de soixante, et transporter Bertrand dans un des cachots du donjon. Puis, ayant donné des ordres pour que tous les postes fussent doublés et les cadavres brûlés dans la chaux vive, il entraîna Jean de Ganay vers son appartement.

—Eh bien ! lui dit-il en arrivant, n'avais-je pas raison, mon cher et valeureux ami ?

—Je ne sais, messire...

—Vous ne connaissez donc pas Bertrand de Mercœur, neveu du duc ?

—J'en ai beaucoup ouï parler comme d'un vaillant champion...

—Vaillant ! ne lui appliquez pas cette épithète, mon fils ; Bertrand est un lâche, indigne de la couronne qu'il porte sur son blason. En voulez-vous une preuve irrécusable ? c'est lui qui nous a attaqués ce matin, sur la route de Saint-Malo, lui qui nous a attaqués ce soir par une trahison dont j'ignore les menées, lui que vous avez provoqué, blessé !

—Se peut-il ! murmura le vicomte.

—Que trop, reprit Guillaume. Mais quel parti prendre à son égard ?

—En référer à la justice du roi.

—J'y songeais... oui c'est, ce me semble, le meilleur expédient, car son crime ne doit pas demeurer impuni, et notre sécurité exige que nous ne le gardions pas ici. Le duc saurait bien nous l'arracher. Allons, bon courage, Jean ! dans quelques jours nous serons en route pour aller défendre une cause plus noble—la sainte cause de la religion chrétienne.

Le seigneur de la Roche et son écuyer échangèrent encore quelques paroles, et se quittèrent, l'un pour s'informer de sa nièce, l'autre pour s'assurer que tout danger avait cessé.

---

## VIII.

### L'EVASION.

Qu'était devenue Laure de Kerskoën pendant ce temps ? pourquoi son oncle ne l'avait-il pas trouvée dans sa chambre ?

Nous allons l'expliquer.

A neuf heures, la jeune châtelaine avait ouvert le châssis de sa fenêtre, et entendant le bruit d'un pas sur le rempart, elle avait dit, le lecteur s'en souvient : " Est-ce vous, Bertrand ? " mais la lueur de l'éclair lui ayant montré Jean de Ganay, au lieu de celui qu'elle attendait, Laure s'était brusquement retirée avec une épouvante augmentée par le cri de guerre qui monta soudain à ses oreilles. Tremblante, éperdue, Laure pensa d'abord à se réfugier chez son oncle. Un instinct—l'instinct de l'amour—l'arrêta. Retournant à sa fenêtre, elle entrevit à travers les ténèbres, la plume noire qui ombrageait le casque de son amant.

—Bertrand ! dit-elle, miséricorde divine ! c'en est fait de lui !

Mais bientôt une idée traversa l'esprit de la jeune fille. Sans plus réfléchir, elle sortit de la chambre, et descendit dans la cour d'honneur. Elle espérait pouvoir avertir

Bertrand que le marquis était de retour au château. Par malheur, on achevait de barricader toutes les issues ; et elle fut obligée de regagner son appartement. C'est durant cette absence que Guillaume était venu chez sa nièce. Palpitante, affolée, n'osant regarder en dehors, Laure s'assit au bord de son lit et écouta. Il est plus difficile de décrire que d'imaginer les tortures morales qu'elle eût à souffrir tant que dura le siège du manoir. Chaque coup d'arquebuse retentissait dans son cœur comme un glas funéraire, et quand le *Foudroyant* tomba sur le pont, avec un fracas horrible, la pauvre enfant manqua de s'évanouir.

Quelle triste situation pour elle ! si son oncle était vainqueur, son amant serait sans doute passé au fil de l'épée ; si au contraire, Bertrand l'emportait, qu'advierait-il au marquis de la Roche qui l'avait élevée, la chérissait comme un père ! mon Dieu ! que d'afflictions pour l'âme de l'infortunée Laure ! Partagée entre les sentiments du devoir, de la reconnaissance, et les anxiétés de la passion, de l'amour, combien la poignait cette cruelle alternative ! Son sein battait avec violence et le sang se précipitait à son cerveau, quand Catherine entra un flambeau à la main.

La bonne dame frissonnait de tous ses membres.

— Jésus, seigneur, ayez pitié de nous ! s'écria-t-elle. Ils vont nous prendre, nous piller, nous saccager, comme ils ont fait du moustier de Rennes ! Sainte Marie, mère de Dieu, protégez-nous !

— As-tu donc si peur, nourrice ? dit Laure pour faire diversion à ses angoisses.

— Peur, chère demoiselle !... peur ! oh ! mettons-nous en prière, ma fille ; implorons la justice du ciel pour que le bon droit triomphe !

Laure ne savait trop que répondre à cette invitation ; entraînée par l'exemple de sa nourrice, elle se prosterna et toutes deux commencèrent à débiter leurs paternôtres en s'interrompant, chaque fois que le tumulte croissait.

Lorsqu'eût lieu le cartel entre Jean de Ganay et Bertrand, assiégeants et assiégés firent silence.

— Merci, mon doux Sauveur ! dit Catherine, supposant que la Providence avait exaucé ses vœux ; les infidèles sont repoussés !

— Chut ! dit Laure qui se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Oh ! demoiselle ! demoiselle ! où allez-vous ?

— Chut !

S'effaçant dans l'embrasure, la jeune fille plongea ses regards au dehors, puis elle tressaillit, bondit en arrière, puis elle s'avança de nouveau, passa sa tête à travers le châssis... et les doigts crispés à la tablette de la croisée, le corps ployé, les muscles frémissants, les prunelles fixes, elle contempla le drame qui se jouait sur l'esplanade. Je laisse à penser quelles sensations l'agitèrent durant ce long combat où se trouvait compromise une tête qu'elle affectionnait au-delà de toute expression. Vingt fois elle voulut crier, mais l'émotion lui coupait la parole ; vingt fois elle voulut fermer les yeux, s'éloigner, mais une puissance d'attraction plus énergique que sa volonté la tenait clouée à cette place...

Bertrand est touché, il tombe !

Aussitôt les nerfs de Laure se détendent, elle est frappée au cœur, elle s'affaisse ! Catherine vole à son secours.....

Le lendemain soir, entre onze heures et minuit, Laure de Kerskoën, châtelaine de Vornadeck, enveloppée de la tête aux pieds dans une mante noire, et munie d'une lanterne

traversait furtivement la cour d'honneur du castel, marchant droit au donjon. Une sentinelle est en faction à l'entrée, mais on lui a fait boire un soporifique et elle dort profondément, adossée à la guérite.

Laure pénètre dans la tour, monte au premier étage, et tirant de son corsage une grosse clé, ouvre, après mille difficultés, la porte d'une chambre de forme triangulaire.

Cette chambre, c'est la prison de Bertrand.

Enchaîné sur un bloc de pierre, le jeune homme était en proie à une fièvre ardente, occasionnée par la blessure qu'il avait reçue à l'épaule.

—Qui est là ? dit-il dolement.

La jeune fille démasqua sa lanterne qu'elle avait cachée sous sa mante et vint s'agenouiller près de lui.

—Laure ! est-ce un rêve !

—Las ! pauvre Bertrand !

—Mais quoi, je ne rêve pas ! c'est vous, c'est bien vous ! Oh ! approchez... encore... encore...là, que je sente vos vêtements, que je respire votre haleine ! Mon Dieu ! oui, c'est elle ; c'est vous, Laure...

—Cher Bertrand, dans quelle position !...

—Ne me plaignez pas, Laure, bon ange, idole adorée, je suis heureux, puisque vous me donnez cette preuve d'amour. Maintenant, j'affronterais les derniers supplices sans sourciller.

—Que parlez-vous de supplices, ami ! je suis venue pour vous délivrer.

Le prisonnier sourit amèrement.

—Oh ! dit-il, en montrant les fers dont il était chargé.

—Êtes-vous trop faible pour vous soutenir ?

—Comment cela ?

—Tenez, dit Laure en lui présentant une petite lime.

Un éclair de joie colora le visage pâli de Bertrand.

—Ensuite ? dit-il.

—Ensuite, ne craignez rien.

Et de ses doigts mignons, la charmante enfant commença à limer la chaîne qui scellait son amant à la muraille.

Ce travail fut lent et pénible, les blanches mains de Laure se teignirent de sang. Mais le courage de l'amour l'animait—ce courage qui a rendu tant de femmes célèbres par leur héroïsme—et au bout d'une heure, la chaîne était sciée.

—A présent, hâtons-nous, dit-elle.

L'espérance de la liberté prêta des forces au captif. Ils descendirent les marches du donjon, et arrivèrent au rez-de-chaussée dans une grande pièce, au centre de laquelle on remarquait un puits.

—Écoutez, dit alors la châtelaine, en indiquant le bord du puits, Bertrand, il faut nous quitter ici. A quelques pieds au-dessous de la margelle, ce puits renferme un escalier, et plus bas, un passage souterrain qui vous conduira sur le flanc septentrional de la montagne. Voici la clé de la poterne dérobée. Mais, sur votre honneur, jurez-moi que jamais vous ne révélez le secret que je vous confie !

—Hélas ! dit le jeune homme d'un ton plaintif, je ne me sens plus la volonté de partir. Laure, je voudrais mourir !

—Laissez là, ami !

—Sans vous, l'existence...

—Bertrand, jamais je n'appartiendrai à d'autre qu'à vous. Prenez cet anneau, c'est celui que me légua ma pauvre mère... qu'il soit le gage de nos fiançailles !

Le jeune homme s'empara de l'anneau et le porta à ses lèvres.

—Allons, séparons-nous, le temps presse, dit Laure, les yeux gonflés de larmes.

Aidée par sa maîtresse, Bertrand descendit dans le puits, rencontra le premier degré de l'escalier à mi-hauteur du corps, et adressa à la jeune fille un signe d'adieu.

Mais elle se pencha jusqu'à lui et le baisa au front.

—Oh ! tu seras à moi, ma bien-aimée ! proféra le prisonnier, avec transport ; et, tenant de la main gauche la lanterne que Laure lui avait remise, il s'enfonça dans les profondeurs du gouffre.

Peu à peu, le son de ses pas s'évanouit, et lorsqu'ils eurent cessé de résonner sur les degrés humides, la nièce de Guillaume de la Roche se releva en disant :

—Béni soit ma secourable patronne ! Bertrand est sauvé !

Quelques minutes après Laure de Kerskoën, comtesse de Vornadeck, rentrait dans son appartement sans avoir été remarquée.

---

## IX.

### AVANT LE DÉPART.

Un mois s'est écoulé depuis les divers événements que nous avons racontés. Laure à la fenêtre où nous l'avons déjà vue, Laure attend. Une colombe arrive ; son blanc plumage rappelle notre gentille messagère d'amour. En effet, c'est Adresse. Elle apporte une lettre :

“ Chère et tendre amie,

“ Soyez maintenant sans inquiétude ; ma blessure est en voie de guérison ; mais je  
 “ suis tout navré d'apprendre les chagrins de votre âme, et ma tristesse s'accroît en au-  
 “ tant que je songe que moi, indigne serviteur, suis cause de vos tourments. Oh ! ma  
 “ reine vénérée, jour de mes jours, soleil de ma vie, comment saurai-je jamais recon-  
 “ naître les bienfaits dont vous avez comblé votre chevalier ! n'eût été votre généreux  
 “ secours, où serais-je à présent ! le marquis aurait assouvi sur le neveu la vengeance  
 “ qu'il ne peut tirer de l'oncle et... ma Laure, mille fois idolâtrée, vous m'avez arraché  
 “ à une mort certaine, Dieu permettra-t-il que je vous témoigne ma gratitude ici bas, en  
 “ me consacrant à votre bonheur, au mien ? car faire votre félicité, mon amour, n'est-ce  
 “ pas faire la mienne ? Oui, cet anneau que vous m'avez mis au doigt, cet anneau me  
 “ le dit : Nous sommes unis par des liens indissolubles et ne serons heureux que l'un  
 “ par l'autre. Mais bien des obstacles s'opposent à nos projets ! s'il ne s'agissait que  
 “ d'ennemis à combattre, ce serait bientôt fini ; par malheur, mon imprudente éclauf-  
 “ fourée a brisé toutes les chances que nous pouvions avoir de séduire le seigneur de la  
 “ Roche. Besoin est de ruser, afin d'évincer Jean de Ganay notre plus impitoyable  
 “ adversaire. Vous me dites, amie, que votre tuteur lui a promis que vous seriez fian-  
 “ cés, avant le départ du Bourguignon pour la Nouvelle-France ; et, à ce propos, ché-  
 “ rie, me demandez un conseil. Quel conseil vous donnerai-je ? Votre cœur ne vous  
 “ a-t-il pas enseigné ce que vous aviez à faire ! Est-ce qu'il pencherait en faveur de mon  
 “ rival ? .. Non. Laure, ma déesse, je ne vois qu'un moyen pour sortir de ce mauvais  
 “ pas. Demain, vous partirez en compagnie d'un révérend dominicain, pour la capi-

« tale du Blésois, où vous devrez être claquemurée, jusqu'à la fin de l'expédition du marquis de la Roche et demain un prêtre doit vous fiancer avant la séparation. Eh bien ! tachez d'avoir une entrevue particulière avec le vicomte Jean ; feignez, quoiqu'il me répugne de vous suggérer pareille menterie, feignez quelque affection pour lui, et finissez par lui confier que vous avez fait vœu de ne pas contracter d'engagements avant l'âge de vingt ans. Enchanté de cette confiance, il ne manquera pas, dans son ardeur, de jurer déférence absolue à vos désirs. De cette façon, charmante Laure, vous n'excitez pas les suspicions d'un importun et n'indisposerez pas le marquis de la Roche contre vous. Dès qu'ils seront embarqués, je courrai à Blois. L'abbesse du couvent est une vieille amie de ma mère... .. Ma Laure, si vous m'aimez comme je vous aime, si le nom de Bertrand vibre dans votre cœur, comme celui de Laure vibre dans le cœur de Bertrand, avant deux mois, prosternés devant l'autel, nous ferons à un saint prêtre, le serment de nous aimer jusqu'à la mort.

« Au revoir, fleur aux suaves parfums, à la brillante corolle ! au revoir, source de beauté, rêve de mes rêves ! bientôt nous boirons ensemble à la coupe du bonheur.

« BERTRAND. »

Après avoir lu et relu ce billet que, plusieurs fois, elle mouilla de douces larmes, Laure de Kerskoën se rendit dans la salle d'armes. Elle savait y rencontrer Jean de Ganay. L'écuyer se promenait soucieux, agité de sombres pressentiments.

— Vous paraissez bien morne, messire, lui dit la jeune fille, de sa voix la plus câline ; vous serait-il advenu malheur ?

— Ah ! demoiselle, répondit le vicomte, oui, il m'advient grand malheur ! si grand que je crains de n'en pouvoir supporter l'étendue.

— Vraiment ! serais-je indiscret en vous demandant la cause de cette vive affliction ?

— Vous même n'êtes-vous donc pas chagrine ?

— Moi, Sainte-Vierge ! oui, bien chagrine ! Mon oncle a beau dire, je ne puis m'habituer à l'idée de son départ et...

— Et ? s'écria Jean intrigué.

Laure baissa ses longues paupières, avec un geste de pudeur habilement imité, mais sans répondre.

— Ne regretterez-vous que le seigneur de la Roche ? insinua l'écuyer, en proie à une émotion poignante.

— Pensez-vous que j'oublie mes amis, messire Jean ? répliqua l'amante de Bertrand, accompagnant cette interrogation d'un coup d'œil si incendiaire, que le pauvre vicomte se crut aimé et faillit se précipiter aux pieds de la sirène.

— Mais, dit-il, d'un ton pénétré, suis-je au nombre de vos amis ?

— Comment ! c'est vous, qui m'adressez une pareille question ! vous, Jean, qui jouissez de la considération de monseigneur de la Roche, vous qui tout récemment avez délivré ce château, vous... Ah ! c'est bien mal, Jean, de douter ainsi de moi !

Une perle liquide qui vint étinceler au coin de la paupière, couronna la série de tendres reproches déjà exprimés par le sens et l'inflexion qu'elle avait imprimée à ces paroles.

Les femmes possèdent un talent merveilleux, pour simuler les sentiments qu'elles n'éprouvent pas. Elles sont souvent même plus éloquentes dans le jeu de la passion que dans son action réelle.

Est-il donc surprenant que le vicomte se laissa prendre à ce piège jonché de roses odorantes !

—Quoi, c'est vrai, s'écria-t-il avec chaleur, je ne m'abusais point, vous m'aimez, Laure ! vous partagez les feux qui m'embrasent, et vous... Oh ! la joie rend fou ! c'est qu'il y a si longtemps que j'attends cet aveu ! oh ! mon Dieu, prêtez-moi la force nécessaire pour savourer pareilles délices !

Il voulut saisir la main de Laure et la baiser, mais la jeune châtelaine s'y opposa doucement en souriant :

—Fi ! le mauvais chevalier, qui n'ajoute pas foi à l'attachement de ses meilleurs amis ! vous mériteriez, messire, que pour votre peine je brûlasse le nœud d'épée que j'ai tressé à votre intention.

—Un nœud d'épée ! ah ! Laure, votre bienveillance m'accable !

—Un nœud d'épée que voici, et que j'attacherai moi-même, si vous le permettez, à la coquille de votre flamberge. Dorénavant, soyez moins soupçonneux, ou je me fâcherai pour de bon.

—Pardon, balbutia de Ganay, confus ; pardon ! mais l'amour...

—L'amour, messire, interrompit-elle gaiement, ne doit pas faire un vilain d'un aimable cavalier. Si cela était, je voudrais ne jamais être aimée ! Allons, ne prenez pas ce visage sévère, qui vous donne l'apparence du donneur d'eau bénite à l'église de la paroisse. D'abord, je vous prévien que j'ai horreur des physionomies contristées, et n'épouserai jamais qu'un adorateur des ris et des plaisirs.

—Voyez-vous ! dit le vicomte, en ébauchant un sourire aussi joyeux que possible.

—Sans nul doute, messire écuyer ! quel plaisir pour une femme de traîner ses jours, à côté d'un homme dont l'hilarité n'a jamais épanoui le visage, dites un peu ?

—Mais, répondit galamment le Bourguignon, quel visage humain aussi ne s'épanouirait pas aux tièdes rayons de vos beaux yeux !

—Flatteur ! où avez-vous appris ces fleurettes ?

—Mon amour les sème, le vôtre, chère Laure, les fait éclore.

—Oui-dà !

—Mais quand je songe que demain ?...

—Eh bien, quoi demain ?...

—Demain ! tenez, Laure, je n'aurai jamais la force de vous quitter !

—Ah ! monsieur Jean, ce serait mal reconnaître la faveur dont vous honore, monseigneur de la Roche.

—Je sais, je sais !

—Alors...

—Si j'allais ne pas revenir de ce long voyage !

—Ne pas revenir ! que dites-vous ?

—Une tempête ! un naufrage ! peut-on répondre de l'avenir ?

—Ne parlez pas ainsi, monsieur Jean ; vous me faites trembler.

—Vraiment, je suis honteux de vous entretenir de ces puérités ; mais celui qui étreint le bonheur appréhende tant de le perdre !

—Je vous comprends, messire, dit Laure d'une voix grave, je vous comprends, et dois vous adresser une prière.

—A moi... une prière ! Oh ! parlez, soyez sûre que je ferai tout en mon pouvoir, pour me montrer digne de la première marque de confiance, que vous daignez m'accorder. Oui, poursuivit-il, me demanderiez-vous ma vie que je serais heureux de vous l'offrir !

Son teint pâle d'ordinaire s'était nuancé d'un incarnat chaud, sa voix avait des intona-

tions sympathiques, tout en lui exhalait le parfum de l'amour vrai, profondément senti. La vanité de Laure dégusta ce triomphe ; mais son cœur était trop occupé pour s'émouvoir au contact de cette ardente passion.

—Ce que j'ai à vous demander, vous coûtera beaucoup, reprit-elle ; toutefois je ne me prévaudrai pas de votre tendresse pour lui arracher à l'avance, un serment qu'ensuite vous réproveriez peut-être...

—Non, non, interrompit de Ganay avec véhémence, non ! quoique vous ordonniez, je jure, sur la garde de mon épée, de l'exécuter fidèlement !

L'amante de Bertrand ne put comprimer une lueur de satisfaction, en le voyant tomber dans les rêts qu'elle lui avait si adroitement tendus.

—Je crains que vous ne vous repentiez de cette précipitation, objecta-t-elle encore.

—Ne craignez rien ; parlez.

—Monsieur Jean, mon oncle souhaite que nous soyons fiancés demain.

—C'est aussi ma plus douce aspiration.

—Voilà ce que je redoutais.

—Vous...

—Hélas ! messire, j'ai promis de ne contracter aucun engagement avant vingt ans et je n'en ai pas encore dix-huit, savez-vous ?

—Et cette promesse ? balbutia de Ganay, plongé dans l'horreur du désenchantement.

—Je l'ai faite à une personne qui m'est plus chère que l'existence.

En prononçant ces mots d'un ton larmoyant, Laure chiffonnait le coin de son mouchoir.

—Que votre volonté soit exaucée, dit le jeune homme après un moment de pause pour maîtriser les angoisses qui déchiraient son cœur. Puis, il ajouta :

—Un serment est sacré, je respecterai le vôtre en respectant le mien ; mais, Laure, serez-vous fidèle ?

—Oh ! oui, repartit la nièce du marquis, continuant mentalement son perfide mensonge ; oui, je serai fidèle, jusqu'à mon dernier soupir... "à Bertrand," murmura-t-elle *in pello*.

—Ah ! ah ! mes jouvenceaux, vous roucoulez tendre romance d'amour, dit à cet instant, Guillaume de la Roche, en s'approchant du couple.

Laure saisit l'occasion pour s'enfuir comme une biche effarouchée.

Vingt-quatre heures après cet entretien, une cavalcade, composée de dix hommes d'armes, d'un dominicain et de deux femmes montées sur des palefrois, quittait le manoir de la Roche.

Debout, au sommet du donjon, Jean de Ganay suivit longtemps des yeux cette cavalcade qui serpentait sur le flanc de la montagne.

L'écuyer espérait que l'une des femmes se retournerait pour lui adresser un signe, un regard, mais personne ne se retourna, et quand les deux amazones précédées de leur escorte disparurent derrière les massifs d'arbres, Jean croisa douloureusement les bras sur sa poitrine en s'écriant :

—Grand Dieu ! Laure m'aurait-elle trompé...ne m'aimerait-elle pas ?

H. EMILE CHEVALIER.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(La suite au prochain numéro.)



## Le retour du Proscrit.

### I.

La lune est pâle et triste, et sa vague lumière,  
Reflet mélancolique invite à la prière.  
La terre fait silence : à peine dans les cieux,  
Quelques nuages purs s'esquissent gracieux,  
Et comme un blanc suaire aux formes indécisés,  
Folârent mollement aux caresses des brises—  
C'est l'heure où l'enfant rêve ; où l'extase, l'amour,  
Ces deux anges craintifs se déroberent au jour ;  
Où, comme enveloppée en son manteau pudique,  
La jeune fille chante un hymne séraphique ;  
Où l'âme, en son essor, libre comme un rayon,  
Se berce avec l'ivresse aux délices sans nom  
Et rejaillit à Dieu ce foyer de la vie !—  
C'est une heure de joie où tout est poésie ;  
Où notre cœur s'épure à l'espoir infini,  
Où l'homme au front taché se relève béni...  
... Quand la mer agitée a fait gémir les plages  
Et que la vague teinte aux lueurs des orages,  
A jeté son écume au flanc du rocher noir ;  
—L'océan fait silence et l'étoile du soir  
Sur ce lac endormi coquettement se mire—  
... Quand la foule halestante, au fol et saint délire,  
A lancé ses clameurs aux flancs de la cité,  
Et que l'homme a transmis son chant de liberté  
A la houle du monde, au souffle populaire :  
—Le silence se fait ; et l'âme solitaire,  
Réfléchie en son Dieu, rêve avec chasteté—  
.....  
La nuit ! C'est le repos, la suave clarté  
Qui mollement caresse une paupière close,  
C'est le recueillement d'un monde qui repose.....  
..... Or, la lune était chaste et blanche au fond des cieux :  
Un voyageur passait calme et silencieux.  
—Voyageur, où vas-tu, seul et triste, à cette heure ?  
Es-tu le laboureur qui rejoint sa demeure,  
Ou le pâtre attardé qui descend le côteau ?  
Il est tard : l'angelus au clocher du hameau,  
A sonné la prière, et tout dort au village.  
Ton pied est fatigué des pierres du voyage,  
Et, si comme un rayon d'ineffable bonheur  
N'illuminait ton front, ne dilatait ton cœur,  
Sur le bord du chemin, muet et solitaire,  
Homme, tu dormirais comme en un cimetière.  
Voyageur, d'où viens-tu ?— La vie est un désert,  
N'est-ce pas ? où l'enfant s'aventure et se perd,  
Où le berceau s'unit à la tombe glacée,  
Où la fleur tourbillonne à la mort enlacée.  
Là bas, où le soleil a des baisers brûlants,  
Où la terre se crispe aux soupirs des volcans,  
Où la savane tremble et s'affaisse embrasée,

Qu'as-tu vu pour grandir, élargir ta pensée ?  
 Notre globe vaut-il qu'à chaque heure du jour,  
 On murmure pour lui des syllabes d'amour ?  
 Dans ces climats lointains de parfums et de flamme,  
 Dieu mit-il son cachet au beau front de la femme ?  
 Lui donna-t-il un cœur, quelque chose de pur,  
 Quelque chose de lui, de son manteau d'azur ?  
 Cette femme, là-bas, sous un divin sourire,  
 Déguise-t-elle aussi l'appétit d'un vampire,  
 Et folle Danaïde au supplice incessant,  
 Veut-elle de plaisirs combler tout un néant :  
 Ou, doucement pensive au seuil de sa cabane,  
 N'a-t-elle qu'un amour : son roi de la savane,  
 Qui chaque soir revient libre, sauvage, heureux,  
 L'ivresse dans le cœur, le vent dans les cheveux ?

.....  
 Mais il passe absorbé dans son profond mystère,  
 Et la brise furtive a murmuré : ma mère !

## II.

Une mère !—L'on peut douter de l'avenir,  
 D'un principe sacré dont vous êtes martyr,  
 Du soleil éclatant, de la fleur qui parfume,  
 De l'amour qui s'éteint, de l'amour qui s'allume,  
 De la femme qui meurt fidèle à son serment,  
 De l'âme qui se noie en un rayon brûlant,  
 D'un cœur qui se dilate aux plaisirs de ce globe ;  
 L'on peut douter de Dieu qu'un nuage dérobe,  
 Mais d'une mère ? Non.—Poète grelottant,  
 Poète au cœur broyé par un doute écrasant,  
 Toi qu'a navré la faim, dont la lampe est éteinte,  
 Qui n'as plus un sanglot pour formuler ta plainte,  
 As-tu jamais douté d'une mère à genoux,  
 D'une mère qui prie et qui pleure pour nous ?  
 —Malheureux prisonnier, qu'ont oublié tes frères,  
 Que le monde a stérili de vengeances amères,  
 Qu'une épouse oublia, qu'un fils même a maudit,  
 Qui transformas ton être en un bloc de granit ;  
 Le dédain est gravé sur ton front pâle et blême,  
 A la foule qui rit, tu lances le blasphème,  
 A Dieu qui t'a frappé par la main des bourreaux  
 Tu prodigues l'insulte en rongant tes barreaux ;  
 Pour assouvir la soif de ta haine profonde,  
 Tu voudrais sous tes pieds pouvoir briser un monde,  
 Ecraser ta patrie, et debout, l'œil ardent,  
 Régner sur un désert de tombeaux et de sang...  
 —C'est un plaisir divin, une étrange jouissance  
 De sentir frissonner dans un jour de vengeance,  
 La femme qui vendit le dépôt d'un amant,  
 Judas qui vous livra pour trente écus d'argent,  
 Le juge qui voulait ressusciter la grève,  
 Napoléon tombé le lendemain d'un rêve—  
 Oui, c'est un grand bonheur ! c'est une volupté  
 Qui peut payer vingt ans d'une captivité !  
 Mais qui peut racheter les larmes d'une mère ?  
 Et quel Coriolan résiste à la prière,

Au regard chaste et pur d'une mère à genoux ?  
 Du haut de son amour vivifiant et doux,  
 Elle éclaire nos fronts, divinise la femme ;  
 Son nom peuple un désert, son souvenir une âme ;  
 Et le prisonnier pleure, oublie en l'embrassant,  
 Fait des rêves bénis et redevient enfant.  
 L'Esclave est devant Dieu, libre, car elle est mère ;  
 Car elle a son Jésus à guider au Calvaire ;  
 Car le Christ a Marie avec lui dans les cieus  
 Pour retremper son âme et reposer ses yeux !

## III.

.....Or, le froid voyageur, sans répondre à personne,  
 Hâtait, par le chemin, son pas lent, monotone.  
 Qu'a-t-il besoin, hélas ! de s'arrêter ici ?  
 Son corps est insensible et l'exil l'a durci.  
 Ce n'est point un trouvère égaré dans sa voie,  
 Pour un morceau de pain troquant un chant de joie ;  
 Il vient de la Croisade où l'on meurt à trente ans,  
 D'où l'enfant ne revient jamais sans cheveux blancs.  
 Oh ! laissez-le passer, respectez son silence ;  
 Le mystère est sacré que scelle la souffrance.  
 Là bas, est un hameau caché derrière un bois ;  
 Voyez-vous le clocher surmonté d'une croix,  
 Symbole du martyr et phare d'espérance :  
 C'est là qu'il a coulé les jours de son enfance ;  
 C'est là qu'il a souri dans son bonheur naïf,  
 Qu'il essaya sur l'herbe un pied jeune et craintif,  
 Et qu'une mère sainte, en son touchant caprice,  
 Le voilait dans son sein comme dans un calice.  
 Sa mère, où donc est-elle ? a-t-elle pu mourir  
 Sans un dernier baiser au front de son martyr ?  
 A-t-elle pu descendre où tout tombe et s'efface,  
 Quand son fils, en pleurant, à Dieu demandait grâce !  
 — Sa sœur, frêle rayon échappé du soleil,  
 Qui semblait exilée, errante loin du ciel ;  
 Ame de la prière et du rêve divin,  
 Qui n'a jamais au bal laissé froisser sa main,  
 Sa sœur, où donc est-elle ?.....  
 ..... — Il marche et son pied tremble ;  
 Il voit la maisonnette adossée au vieux tremble !  
 Il frissonne.....Il s'arrête aux battements de cœur...  
 — Vieillard, avance donc et frappe ! — Moi, j'ai peur !  
 .....  
 Le lendemain, à l'heure où le pâtre se lève,  
 Avant que le soleil n'étincelle à la grève,  
 A l'heure où l'angelus, cet hymne du Croyant,  
 Prend son essor vers Dieu sur les ailes du vent,  
 Deux paysans passaient près de la maisonnette  
 Couverte en pampres verts, depuis longtemps muette !  
 Ils s'arrêtent...Ils ont vu près d'eux, gisant, un corps.  
 — Paysans, signez-vous : — Le proscrit était mort !

J. GENTIL.

## LA FEMME.

*Jugée par les grands écrivains des deux sexes, ou la FEMME devant DIEU, devant la NATURE, devant la LOI et devant la SOCIÉTÉ.*

(Suite.)

Par la loi même de la nature, les FEMMES, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans la réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public ; mais la FEMME, en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet.

L'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes et son trône parmi les FEMMES. (J.-J. Rousseau.)

—Qu'on examine combien la FEMME est avide de tout ce qui peut l'affecter, combien elle cherche les spectacles, mêmes les plus douloureux, quelle attention elle prête aux récits les plus capables d'ébranler l'imagination, comme elle se transporte facilement par des scènes tumultueuses, des querelles, le jeu, les passions ; combien elle aime les romans, par exemple, des sentiments exaltés, chevaleresques, *de grands coups d'épée*, selon le mot de madame de Sévigné ; comme elle passe tout à coup des larmes au rire ; combien elle est curieuse de nouveautés, de mouvement, d'objets éclatants qui l'agitent, qui lui fournissent matière à sentir, à exercer son talent pour la parole ; combien elle soutient les partis, foment les intrigues, embrouille les divisions dans les affaires, s'intéresse vivement aux picoteries, aux dissensions, suscite même à plaisir des querelles en amour, afin de jouir de l'intimité du raccommodement : enfin, combien elle se plaît à créer, corriger, inspirer dans tous les petits détails si multipliés du ménage, et l'on aura l'idée du caractère de la FEMME, nous disons, en général. (Virey.)

—Toute la constitution morale du sexe féminin dérive de la faiblesse innée de ses organes ; tout est subordonné à ce principe, par lequel la nature a voulu rendre la FEMME inférieure à l'homme ; elle n'est pas FEMME seulement par les attributs de son sexe, elle l'est en toute chose, et jusque dans les jeux de son enfance, elle prélude sur sa poupée ses propres sentiments, qui ne doivent s'éteindre qu'avec sa vie. En effet, que l'on considère la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire et son développement, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, l'on en doit attendre toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille et forment le plus délicieux apanage de la maternité. Par sa faiblesse, la FEMME sent le besoin de s'attacher, d'aimer, de plaire ; elle s'adresse au cœur, elle se plaint au cœur ; jamais l'enfant n'implore en vain sa pitié ; elle brave toutes les souffrances, elle affronte tous les dangers pour son fils ; elle s'élançait pour le sauver, dans les flammes comme dans les ondes ; tous les infortunés lui appartiennent ; dévouée à l'opprimé, à l'infirme, elle partage ses afflictions, elle se charge de ses douleurs ; on la voit marcher à l'échafaud avec une victime ; et,

(\*) Voir le dernier numéro de la *Ruche*.

satisfaite de ses sacrifices, elle ne demande point de plus douce récompense que d'être aimée. (Id.)

—En vérité, en vérité, je vous le dis, le monde ne sait pas encore ce que c'est que la FEMME ;

Car, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la société lui ferme la bouche et le cœur ; on l'instruit à seindre et à dissimuler son âme ; on laisse autant qu'on peut son intelligence oisive, on l'énerve pour en faire un instrument de plaisir.

Oh ! quand la FEMME recevra une éducation franche et libérale, quand on n'étiolera plus sa nature, pour rire ensuite et triompher de sa faiblesse, quand on élargira son intelligence sous la seule garantie de son cœur ;

On saura pourquoi, pendant si longtemps, le monde a été si malheureux.

Ecoutez-moi, vous tous qui cherchez le mot du problème social : le mal, c'est l'individualisme ; le bien, c'est l'unité à laquelle chacun se sacrifie pour jouir des fruits du sacrifice de tous.

Et voilà cette communauté que nous rêvons et qui effraye tous les esprits bornés ou les hommes de mauvaise foi.

Est-ce que nous aimons la violence et le brigandage ? Est-ce que nous invitons les hommes qui sont frères à s'entre-déchirer ? eux qui doivent tant souffrir des maux de leurs semblables et tant saigner de leurs blessures !

Oh ! non, mes frères, ne le croyez pas ! Nous prévoyons, il est vrai, de grands maux et de terribles réactions, mais nous en gémissons et nous voilons notre tête en pleurant, car le meurtre et la violence sont abominables devant Dieu et devant les hommes.

J'en appelle au cœur de la FEMME, qui a tant d'horreur du sang et qui est si prompte à voler au secours de toutes les douleurs.

C'est par l'amour que l'association se constituera dans l'unité ; car, il n'y a pas de milieu, il faut que nous nous aimions les uns les autres comme des frères, ou que nous nous haïssions comme des ennemis.

Il ne s'agit pas de raisonnements pour sauver le monde ; depuis bien des siècles on raisonne, et l'on n'est pas heureux, parce qu'on ne s'en aime pas davantage.

L'homme qui raisonne est toujours plus ou moins ridicule, parce que, pour nous, la vérité abstraite manque de base et de certitude ; nous ne connaissons ni l'essence des choses, ni leur étendue possible, ni leurs connexions cachées, parce que la nature est infinie et que nous sommes bornés.

Nous avons le sentiment de l'infini, mais nous ne le comprenons pas.

Nous avons le sentiment du vrai, mais nous ne pouvons pas en discuter les principes de manière à le rendre incontestable.

Nous avons le sentiment du beau, mais nous ne pouvons le raisonner que d'après ses rapports avec d'autres sentiments, parce que les principes abstraits nous manquent, et que l'instruction, chez nous, est bien moins dans l'intelligence que dans l'imagination et dans le cœur.

Donc l'amour est la première et la plus forte puissance de l'humanité.

Donc la FEMME doit gouverner le monde.

Or ceci n'est pas un système, comme nous l'avons déjà dit, c'est un fait ; seulement nous coupons les ailes de la colombe, et nous la soulons aux pieds en la contraignant à ramper pour nous venger de sa puissance : c'est en faire un serpent.

Rendons-lui ses ailes et sa blancheur, et elle redeviendra une colombe. (L'abbé Constant.)

—L'FEMME, objet inconstant d'idolâtrie et de haine, compagne sensible, éclairée de l'homme parmi nous, épouse, tendre moitié, ou plutôt le tout du citoyen et de sa famille, votre éloge ou votre blâme fait le destin du monde. Tantôt nym-

phe solâtre, dansant sur les gazons fleuris du Tempé ou les collines du mont Olympe ; tantôt veuve inconsolable se précipitant, près du Gange, sur le bûcher enflammé qui dévore son époux ; tantôt bacchante échevelée dans les fêtes d'Adonis, ou séduisante Circé enivrant de nectar ses adorateurs, ou cruelle Médée dans les fureurs de la jalousie ; ruine, délices de l'univers, source de la vie dans ses amours et principe de la mort dans ses voluptés, être qui crée et détruit le genre humain, dont la prière ordonne, dont le commandement peut tuer ; assemblage des plus étonnans contrastes, pétri d'éléments de discorde pour établir la concorde ; oh ! quels dangereux dons servent à l'accomplissement de cet être lorsqu'il sait en faire usage ! L'homme est plus sûr d'échapper à ses prestiges par la folie que par sa raison même ; elle lutte en vain contre le joug fatal que lui imposa la nature dans les jours de la jeunesse et dans presque tout le cours de la vie. (Virey.)

—Compagne de l'homme et son égale, vivant par lui, et pour lui ; associée à son bonheur, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste univers : tel était le sort de la première FEMME ; telle fut la place que le Créateur lui assigna près de son époux ; tels furent les rapports nombreux et touchants qui s'établirent entre les deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux êtres, ne permirent deux pensées que pour avoir une seule volonté, ou quelque fois deux volontés, pour en faire tour à tour entre eux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce bonheur inexprimable que les hommes ne peuvent peindre, parce que Dieu seul a pu le concevoir. En effet, cette douce intimité, cette tendre union des âmes, ne pouvaient pas exister sans une balance égale de droits et de puissance ; ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres ; de même ces deux premiers êtres, pour qui tant de merveilles semblaient créées, vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur, sans que l'un des deux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre.

On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels dans la juste distribution des dons de la nature entre l'homme et la FEMME : l'un a le pouvoir de la force, l'autre a celui de la grâce, de la beauté. Tant qu'ils furent innocents, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre par leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur ; l'un par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortuné que l'âme qu'elle veut accabler. Enfin le premier crime fut commis ; et, suivant les paroles de l'Écriture, Dieu a dit à la FEMME :

“ Vous étiez compagne de l'homme, vous serez dépendante, non pas seulement de la volonté de votre époux, mais aussi de ses passions et de ses caprices. Il exercera sur vous la supériorité naturelle de son sexe et une domination continuë. ” (De Ségur.)

—Les FEMMES mêlent l'enjouement aux affaires les plus sérieuses. Si les chagrins font sur elles des impressions assez vives, leur constitution n'en comporte pas de durables ; la même cause qui fait qu'elles sentent vivement fait qu'elles ne sentent pas longtemps. Les sentiments les plus disparates se succèdent chez elles avec une rapidité qui étonne ; de sorte qu'il n'est pas rare de les voir rire et pleurer plusieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer qui leur est commune, avec les enfans et avec les hommes en qui des causes accidentelles ont fait dégénérer la sensibilité, et tels que ceux qui sont atteints d'hypocondriacisme, a sa source dans le peu de consistance qu'ont chez elles les organes. . . . (Roussel.)

—Jusqu'à l'âge de trente ans, le visage d'une FEMME est un livre écrit en langue étrangère, et que l'on peut traduire, malgré les difficultés de tous les gnaïsmes de l'idiome ; mais passé quarante ans, une FEMME devient un grimoire indéchiffrable, et il n'y a plus qu'une vieille FEMME capable de deviner une vieille FEMME. (De Balzac.)

—On pourrait croire qu'une constitution dans laquelle la FEMME est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur : mais si on considère que les causes physiques de nos maux sont en très petit nombre, et que leur véritable source est dans les affections de notre âme, qui les perpétue par le souvenir ou les multiplie par la crainte, on verra que la FEMME, en qui la variété même des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle sauve de cette opiniâtreté de réflexions qui fait le tourment de tant d'êtres pensants, est peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

C'est à cette disposition qui rend les organes de la FEMME plus actifs que forts, et qui leur donne plus de sensibilité que de consistance, qu'elle doit cette finesse de tact et cette pénétration qui consiste à saisir, dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choses de détail, et de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il est vrai, que cette même sensibilité qui lui fait apercevoir un grand nombre d'objets est ce qui l'empêche de les bien voir, et de fixer assez longtemps son esprit sur une idée pour pouvoir connaître toutes les autres idées qui viennent s'y réunir ; que la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue ; que par cette précipitation qui s'élançe au-delà de la vérité, ou par cette inconstance qui se lasse bientôt de la poursuivre, deux défauts inséparablement attachés à la complexion de la FEMME, elle est moins susceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un esprit qui sait atteindre au niveau de la nature et remonter à la source des êtres. On dit aussi que son imagination, plus vive que soutenue, se prête peu à ces expressions vraies et pittoresques qui sont le sublime des arts d'imitation, et que, plus capable de sentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans son âme les images des objets qu'elle ne peut les reproduire ; qu'enfin cette tournure d'esprit, qui fait qu'elle se conduit presque toujours par des idées particulières, s'oppose en elle aux vues plus vastes de la politique, et à ces grands principes de morale qui s'étendent à tous les hommes.

Il n'est pas douteux que cette faiblesse, que nous avons dite caractériser les organes de la FEMME, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer, et que son imagination, trop mobile et peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'âme : mais aussi c'est de cette faiblesse que naissent ces sentiments doux et affectueux qui constituent le principal caractère de la FEMME ; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales.

C'est pourquoi les qualités de la FEMME, sans avoir le même éclat qu'ont les talents supérieurs qu'on admire dans l'homme, et dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui un orgueil sauvage et triste, sont d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les FEMMES ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des

maux possibles, ou qui sont répandus sur la face du globe, tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Si les vertus des FEMMES sont moins brillantes que celles des hommes, elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate et plus continue.

Il en est de même de leurs talents. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espèce, ceux de la FEMME contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions désertes et inaccessibles qu'habite le génie, la difficulté de soutenir longtemps un état peu fait pour notre faiblesse nous fait retomber encore avec plus de plaisir dans la sphère ordinaire où la nature nous a placés, et que la FEMME embellit par des qualités qui sont toujours de mise et qui sont toujours le charme de tous les moments.

Les passions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, on verra chez eux le moral se rapporter constamment au physique, la colère et la cruauté marcher toujours avec la force, et la timidité être toujours le partage de la faiblesse. A quoi servirait à la FEMME une audace que son impuissance démentirait à chaque instant? La témérité sied mal lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la FEMME, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentiments qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent, et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes.

La douceur est si généralement propre aux FEMMES, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes d'un autre sexe dont les traits et la conformation extérieure ont quelques rapports avec ceux de la FEMME. On remarque que les hommes d'une constitution délicate et molle tiennent beaucoup des goûts et du caractère des FEMMES....

—La FEMME est un être qui, unie à l'homme, fait un tout complet.... L'homme doit à la FEMME défense, subsistance et tendresse : la FEMME, de son côté, doit attachement, douceur et soumission, pour se concilier de plus en plus son protecteur. La FEMME est délicate, faible ; elle a des grâces touchantes ; le son de sa voix même est intéressant ; l'état où elle doit naturellement se trouver quand elle est unie à son mari augmente encore sa faiblesse et le besoin qu'elle a de secours : voilà les droits les plus assurés que la nature lui a donnés sur le cœur de l'homme, son chef et son maître. Elle est son bien, mais c'est un bien qui souvent est plus cher et plus précieux à l'homme que sa propre existence : le mari le plus lâche, celui qui reçoit en tremblant les dégradations les plus humiliantes, s'enflamme dès qu'il voit outrager sa FEMME ; il devient un lion furieux qui s'élance, renverse et déchire. (Rétif de la Bretonne.)

—Je lisais il y a quelque temps, dans un ouvrage de physiologie, que le cerveau des FEMMES est d'un tiers plus petit que le nôtre, et comme cette disproportion est au-delà de celle qui existe généralement entre la stature des deux sexes, jugez quelles inductions on pourrait en tirer en faveur de notre supériorité et même de notre tyrannie. Voilà de quoi déconcerter tous les Spartacus femelles qui pourraient méditer une rébellion, et les apôtres de Saint-Simon qui les appellent à une émancipation générale. Pourtant, comment se fait-il que, malgré une infériorité intellectuelle physiologiquement constatée, les FEMMES savent reprendre, à petit bruit et sans recourir aux armes, une assez belle partie de cet empire, et qu'elles se dédommagent assez bien par le fait, d'un droit



qu'elles n'ont pas l'air de contester ? Ce servage, à la fois dévot, mystique et féodal, qu'elles ont su obtenir de nos aïeux, ne semblerait-il pas annoncer qu'ailleurs du moins elles l'emportaient en intelligence sur des hommes bardés de fer ?

— On remarque en général que les FEMMES corrigent ce que l'excès des passions mettrait d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, et polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère, elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses, la société est un lieu de conquêtes.

— La FEMME est un être extrême dans ses affections et ses qualités naturelles ; rarement elle conserve ce milieu de froideur et d'indifférence dont la raison de l'homme tire tant d'avantages et de force pour affermir ses jugements, pour les peser dans la juste balance de l'équité. (Virey.)

— Les amants qui cessent de l'être après avoir épousé leurs maîtresses n'ont pas toujours tout le tort ; car la plupart des FEMMES, dès qu'elles sont mariées, sont négligées pour leurs maris, contredisantes, chagrines, bien souvent coquettes, et même jalouses sans sujet ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si, les trouvant si différentes de ce qu'elles étaient avant de les avoir épousées, les maris changent de sentiments pour elles. (Mademoiselle de Scudéry.)

— Les FEMMES sont les fleurs brillantes de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des mystères de la nature et l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme. (Julien.)

— Une femme est une variété rare dans le genre humain, et dont voici les principaux caractères physiologiques.

Cette espèce est due aux soins particuliers que les hommes ont pu donner à sa culture, grâce à la puissance de l'or et à la chaleur de la civilisation.

Elle se reconnaît généralement à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau.

Son penchant la porte à une exquise propreté.

Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur à voir souiller sa blanche tunique.

Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes ; à broser ses ongles roses, à les couper en amande ; à baigner souvent ses membres délicats.

Elle ne se plaît pendant la nuit que sur le duvet le plus doux ; pendant le jour que sur des divans de crin ; aussi la position horizontale est-elle celle qu'elle prend le plus volontiers.

Sa voix est d'une douceur pénétrante, ses mouvements sont gracieux. Elle parle avec une merveilleuse facilité.

Elle ne s'adonne à aucun travail pénible.

Elle fuit l'éclat du soleil, et s'en préserve par d'ingénieux moyens.

Pour elle marcher est une fatigue.

Mange-t-elle ? c'est un mystère.

Partage-t-elle les besoins des autres espèces ? c'est un problème.

Curieuse à l'excès, elle se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose ; car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu.

Aimer est sa religion ; elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime.

Etre aimée est le but de toutes ses actions, exciter des désirs celui de tous ses gestes.

Aussi ne songe-t-elle qu'aux moyens de briller ; elle ne se ment qu'au sein d'une sphère de grâce et d'élégance ; c'est pour elle que la jeune Indienne a filé le poil souple des chèvres du Tibet, que Tarare lisse ses voiles d'or, que Bruxelles fait courir des navettes chargées du lin le plus pur et le plus délié, que Visapour dispute aux entrailles de la terre des cailloux étincelants, et que Sèvres dore sa blanche argile.

Elle médite nuit et jour de nouvelles parures, emploie sa vie à faire empeser ses robes, à chiffonner des fichus.

Elle va se montrant, brillante et fraîche, à des inconnus dont les hommages la flattent, dont les désirs la charment, bien qu'ils lui soient indifférents.

Les heures dérochées au soin d'elle-même et à la volupté, elle les emploie à chanter les airs les plus doux : c'est pour elle que la France et l'Italie inventent leurs délicieux concerts, et que Naples donne aux cordes une âme harmonieuse. Cette espèce, enfin, est la reine du monde et l'esclave d'un désir.

Elle redoute le mariage, parce qu'il finit par gâter la taille, mais elle s'y livre, parce qu'il promet le bonheur. Si elle a des enfants, c'est par un pur hasard. Quand ils sont grands, elle les cache. (De Balzac.)

— Qu'est-ce que la FEMME ?

Impérieuse dans sa faiblesse ;

Naïve . . . et rusée ;

Craintive et intrépide !

On a vu la FEMME subjugué la force par son adresse ; du même coup chérir l'un et adorer l'autre ; chercher qui la fuit, fuir qui la cherche ; flotter vingt fois le même jour de l'amour au devoir et du devoir à l'amour ; amalgamer le mieux du monde les œuvres de Dieu avec les pompes de Satan ; réunir, en un mot, tous les extrêmes, comme s'il était dans sa nature de mettre en défaut toutes les déductions de la raison et du sens commun.

A cette question : Qu'est-ce que la FEMME ?

Je serais tenté de répondre comme Esope, à propos d'un morceau fort apprécié des dames : aient ce qu'il y a de meilleur et de pire au monde . . . Anges pour ceux qu'elles aiment, ce sont de vrais démons pour ceux qu'elles détestent. (Etienne de Neuville.)

— Quelle main téméraire osa jamais tracer le portrait de la FEMME ? quelle bouche insensée essaya de dire ce que c'est qu'une FEMME ? Mystère vivant par qui l'homme naît, vit et meurt, la FEMME ne peut être comprise dans le cercle d'une définition, quel qu'il soit. On connaît une amante, une épouse, une mère, une sœur, mais nul n'a dit et ne dira jamais ce que c'est qu'une FEMME. Eh ! qui es-tu, toi, qui veux la définir ? toi, qui veux dire à la FEMME : Tu es cela ! Ou tu es amant, ou époux ; ou père, ou fils ; ou frère, ou ami d'une FEMME ; ou bien tu es philosophe. Mais aucun de ces rôles ne te convient pour comprendre et pour m'expliquer la FEMME. Amant, tu ne la vois qu'à travers le prisme de ton imagination et au flambeau de ton amour ; époux, tu l'aimes ou la détestes : ton amour ou ta haine la montre à tes yeux, à ton cœur, telle que tu la veux et non telle qu'elle est ; père, tu es aveugle sur ta fille ; fils, tu respectes, tu vénères et tu aimes ta mère ; ami, tu es indulgent pour ton amie : philosophe, les systèmes t'aveuglent ; tu n'as pas d'yeux dans le cœur, tu ne vois pas la FEMME : la FEMME n'est pas faite pour les philosophes. Donc il est dans la destinée de l'homme de jouir et de souffrir de la FEMME, mais non de pouvoir la juger. C'est un être multiforme ; véritable Protée, elle change d'aspect à nos yeux selon les passions qui nous animent : c'est le ciel, c'est l'enfer ; c'est

un ange, un démon ; le jour, la nuit ; la paix, la guerre ; l'amour, la haine ; la beauté, la laideur ; une Grâce, une Furie ; et toujours c'est ELLE, toujours la même, toujours une, toujours multiple : une par rapport à elle ; multiple par rapport à nous, dont les passions sont multiples. Et comme elle est faite pour nos passions, si on veut la juger sans passions, elle échappe, on ne la trouve plus.

—Qui peut définir les FEMMES ? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscreète passe pour la plus fausse : toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugements que nous en portons, et l'esprit le plus juste, et celui qui les a le mieux étudiées, en croyant résoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. (Desmahis.)

—Trop faibles pour être décidées, on ne doit distinguer les FEMMES que par leurs charmes. On peut faire d'une même FEMME cent portraits différents, et tous sont vrais. Fidèle et fastueuse à la cour, simple et tendre à la campagne ; aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres. Tantôt on la voit les cheveux épars, les yeux et les mains élevés au ciel, attendrir par ses plaintes ; l'instant d'après on voit la sérénité répandue sur son visage, ses traits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son imagination. La FEMME est incompréhensible, c'est un caméléon qui change à chaque instant.

—L'objet dont on dit le plus de bien et le plus de mal ;—la plus belle, la plus terrible chose du monde ; un ange, un démon ;—un abîme dont personne ne connaît les mystères ;—un paradis, un enfer ;—le plus faible et le plus fort des êtres ;—comme les rois, trouvant peu d'amis, beaucoup de flatteurs ;—comme eux amoureux du pouvoir absolu ;—la plus hardie, la plus téméraire créature de l'univers ; la plus superstitieuse et la plus craintive ; un résumé de tous les contrastes, un amas de tous les problèmes ; un être volontaire, entreprenant, résolu, mais inconstant, mobile et timide ;—avide de plaisirs, passionné pour la gloire, adorable dans le calme ou la douceur de ses affections, mais le plus redoutable dans sa vengeance ! source de plaisirs et de maux, de civilisation et de félicité, de haine, de barbarie, d'héroïsme, de cruautés, d'amour, de terreurs, de jouissances, de fureurs, de mollesse et d'enthousiasme ;—en un mot, la plus inconcevable des énigmes,—c'est... la FEMME !

—On peut comparer les FEMMES aux fleurs.

Le caractère des FEMMES est aussi varié que le genre des fleurs..

Le parfum est aux fleurs ce que l'amour est aux FEMMES...

Il y a de belles fleurs sans parfum, et de belles FEMMES sans amour...

Il y a encore de belles fleurs qui non seulement ne répandent aucune odeur agréable, mais d'où découle un poison subtil.

Il y a aussi de belles FEMMES qui non seulement n'ont pas d'amour, mais qui encore sont pleines de méchancetés plus noires les unes que les autres.

Il y a des fleurs bienfaisantes et des fleurs malfaisantes...il en est de même des FEMMES..

En doit-on conclure que toutes les fleurs et toutes les FEMMES ne valent rien ? C'est cependant ainsi qu'agissent ceux qui déblatèrent contre les FEMMES en général. (Félix Houelle.)

Quatre choses concourent à faire une beauté parfaite : le coloris, la proportion des traits, l'expression et les grâces.

Un beau mélange de rouge et de blanc fondus ensemble, en sorte néanmoins

que le blanc semble dominer, voilà la plus belle couleur de chair. La pudeur et la candeur donnent au coloris son vrai ton.

La beauté est inséparable de la santé et de la jeunesse : cet embonpoint fleuri du bel âge qui vient de la bonne constitution du corps est la plus aimable ; mais la moindre maladie flétrit le teint le plus vermeil.

Le coloris loin d'être partout égal, doit avoir ses nuances et ses gradations. Le vermillon des joues doit se blanchir vers le bas du visage. Le blanc du front, plus éclatant que partout ailleurs, apparaît en approchant des tempes légèrement teint de bleu. L'éclat des joues doit être plus riche qu'éblouissant. Rien n'est plus désagréable qu'une enluminure brillante, quoique naturelle.— L'incarnat des lèvres est celui d'une rose qui s'épanouit : le tour de la bouche doit être blanc comme de l'albâtre ; c'est le seul endroit du visage où la couleur soit tranchée.

Une peau fine, délicate et transparente est préférable à toute autre, toutes autres choses égales. Une blonde n'est pas, à beaucoup près, aussi belle qu'une brune, mais elle est souvent plus jolie. Un brun vil et clair a encore l'avantage d'être plus propre à l'assortiment des autres couleurs, le rouge paraît toujours plâtre sur un blanc très éblouissant.

Enfin, la plus grande beauté du coloris, c'est d'être doux, velouté, humide de fraîcheur.

Personne n'ignore combien une grande bouche, un front rétréci, un nez épaté, défigurent une FEMME. Mais, sans parler ici de ces défauts trop marqués, il y en a d'autres qui, pour être moins visibles, n'échappent pas aux yeux connaisseurs.

D'abord toutes les inflexions ou courbures doivent être extrêmement douces et mollement formées : tels sont, par exemple, les passages des côtés du nez aux joues ; celui de la lèvre inférieure au menton ; la cavité de la fossette ou fourchette au menton ; la rondeur du front, qui ne doit être ni trop élevé ni trop aplati. La ligne ondoyante qui va d'une oreille à l'autre, en passant par les joues et le nez, renferme tous les différents degrés d'inflexion dont on vient de parler, et cette ligne n'a réellement qu'une inflexion précise pour être juste et belle. La grandeur des visages n'y fait rien ; car, dans les cercles d'inégale grandeur, toutes les proportions ou arcs semblables ont une même courbure.— Toute ligne qui s'écarte de la juste précision est plus ou moins belle, selon qu'elle s'en éloigne plus ou moins.

Il en est ainsi de toutes les autres lignes qui enveloppent le corps, les épaules, les bras, les mains, les genoux, etc. ; car le visage n'est pas le seul siège de la beauté, tout le corps en est susceptible.

La tête doit être d'une forme presque ronde, et plutôt avec l'apparence d'un ovale réellement tel.

Le front grand, ouvert, poli, bien arrondi, c'est-à-dire également courbé dans les points qui se répondent. Un front bas, rétréci, gêne tous les autres agréments.

Les cheveux longs, épais, bien plantés, bien lisses et d'un beau noir de jais ou d'ébène, sont les plus beaux. Les blonds conviennent assez à la première jeunesse.

Les yeux bien fendus, noirs, châtain, et d'un bleu clair ; les grands sont les plus beaux ; les petits ont quelque chose de plus vif et de plus piquant.

Les sourcils doucement courbés en demi-cercle, terminés d'un côté à l'angle extérieur de l'œil, et de l'autre à la naissance du nez. Les noirs sont les plus beaux, mais ils doivent toujours avoir la couleur des cheveux ; le contraste n'est pas supportable.

Les joues fermes, vermeilles, d'un éclat doux et tempéré, qui procède de la fraîcheur du teint, ni trop plates, ni trop élevées ; les joues aplaties annoncent trop la vieillesse ; les joues élevées ressemblent trop à l'enfance.

Les oreilles courtes, colorées d'un rouge léger.

Le nez droit et bien assilé : le nez camus défigure moins qu'un nez long et recourbé.

La bouche petite et bien coupée, qui, en souriant, forme sur chacune des joues une petite fossette qu'on nomme la fossette des grâces.

Les lèvres ni trop grosses ni trop grêles ; d'un rouge humide, comme on l'a déjà dit.

Les dents blanches, petites, égales, bien rangées ; leur blancheur ne saurait être trop éclatante : l'éclat de l'ivoire le plus blanc est celui qui leur convient le mieux.

Le menton rond et fourchu.

Le col droit et plein de chair, un peu long, que la peau en soit blanche, délicate et gracieuse.

Les épaules moins larges que les hanches.

Les bras ronds, fermes et blancs.

La main un peu longue et bien déliée.

Les doigts arrondis, rouges vers les ongles, et menus par le bout.

Le buste bien dessiné, avec des contours moelleux ; le menton doit être un peu vermeil. Trop de gorge dépare et donne un air commun ; le trop peu est disgracieux.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## B'un monde a l'autre.

---

*A mon ami Jules B...*

---

Les seules larmes dont l'amertume soit sans mélange sont celles qui ne tombent sur le sein de personne et que personne n'essuie.

LAMENSAIS.

I.

Tu ne m'as pas écrit deux lignes seulement.—  
 Pourquoi suis-je parti !—c'est là mon châiment.—  
 Je ne puis accuser la rigide fortune  
 D'avoir fermé l'oreille à ma plainte importune,  
 Car toujours on a vu, dans un oubli profond,  
 Ceux qui restent laisser, hélas ! ceux qui s'en vont.

## II.

Soit ! mais tu ne saurais empêcher ma tristesse,  
De mes frais souvenirs grave et fidèle hôtesse,  
De songer au passé plein de nos gais débats  
Et de se demander ce qu'on devient là-bas.—  
Or le vent, dont j'entends la langue variée,  
Me l'a dit aujourd'hui :—ta sœur est mariée.

## III.

Pendant que je voguais, quittant, par un ciel pur,  
Le passé rayonnant pour l'avenir obscur ;  
Pendant que je fuyais plein de soucis étranges,  
Un ange aux ailes d'or, le plus charmant des anges,  
Pour réjouir ta sœur qui s'attristait un jour,  
Dans son cœur de vingt ans fit gazouiller l'amour.

## IV.

Aujourd'hui, je souffrais dans mon âme blessée ;  
Eh bien !—vois le pouvoir d'une douce pensée—  
Mon regard avec joie a mesuré les flots,  
Quand, pareil aux charmants et fugitifs tableaux  
Qu'un songe consolant, la nuit fait apparaître,  
J'ai vu leur jeune amour béni par un vieux prêtre.

## V.

Oh ! que c'est émouvant et suave pour nous,  
Qui parlons de la France en ployant le genoux,  
De savoir que, bien loin, sur la terre adorée,  
Vers l'autel de lin blanc fier de sa croix dorée,  
Sous un voile de gaze, au bras de son amant,  
Rose et belle, une amie a marché lentement.

## VI.

Il n'est point pour l'esprit d'impression légère  
Quand on vit tristement sur la terre étrangère,  
Moi, dont le cœur jamais ne se donne à demi,  
Je me sentis heureux de leur bonheur, ami !  
Je bénis ardemment le sort qui m'est contraire,  
Car ta sœur est ma sœur, puisque je suis ton frère !

## VII.

Aux rayons qui venaient du ciel de l'orient  
Tout me parut ici joyeux et souriant ;  
Tout me sembla savoir que, bien loin, dans la France,  
Deux fronts s'illuminaient d'amour et d'espérance,  
Et du fond de l'hiver applaudissant l'été,  
J'oubliai ma tristesse et chantai leur gaieté !

## VIII.

Oui ! dis leur qu'un écho de leur joie infinie,  
Un chant lointain jeta sa sauvage harmonie ;  
Dis leur qu'en apprenant leur bonheur ingénu  
On a battu des mains sur un sol inconnu,  
Derrière l'horizon, les monts, la mer profonde,  
Sous un autre climat et dans un autre monde.

VAN HOVEN.

## L'OFFICIER DE CAVALERIE.

---

L'époque de la carrière de Napoléon lorsqu'elle était à son zénith, est remplie d'aventures romanesques se rattachant à l'histoire des officiers qui servirent sous les ordres du grand capitaine. Il savait promptement distinguer le mérite et la récompense suivait de près ; de là l'attachement de ses soldats pour sa personne, et leur désir de se signaler au service de l'empereur par de hauts faits d'armes et par une discipline sévère.

Le colonel Eugène Merville faisait partie de l'état-major de Napoléon. C'était un soldat dans toute la force du terme, dévoué à sa profession et brave comme un lion. Quoique joli homme et d'une tournure distinguée, il était d'humble origine. Il était enfant des camps et depuis son enfance avait suivi le tambour et le clairon. Il avait enlevé chacun de ses grades à la pointe de son épée, par une action d'éclat accomplie sur le champ de bataille sous les yeux mêmes de l'empereur. Murat, ce prince des officiers de cavalerie, l'aimait comme un frère ; il lui enseigna tout ce que son propre bon goût et son instinct naturel ne l'avaient pas engagé à apprendre auparavant.

Le carnaval commençait à Paris, et Merville se trouvait à l'opéra. Plutôt fait par ses inclinations pour le champ de bataille que pour le boudoir, il ne se mêlait que peu aux *figures* si gaies qui encombraient le parquet, et ne se joignait que rarement à la valse étourdissante. Mais à la fin, pendant que, debout et pensif, il promenait un regard vide sur la foule assemblée, un domino de satin blanc attira tout à coup son attention. L'ensemble du maintien et de la désinvolture, suffisait pour convaincre que les traits et l'esprit devaient être en harmonie avec la grâce et la beauté des formes de celle qui portait ce costume.

Bien que la réunion fut des plus mélangées, il fallait encore mettre quelque dignité et quelque réserve dans la manière de s'adresser avec familiarité. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que le jeune soldat trouva le courage d'aborder le domino.

Quelqu'alarme s'étant répandue, la foule se précipita tout-à-coup vers la porte, et sans assistance la dame aurait pu être victime d'un accident. Eugène Merville lui offrit son bras : ses larges épaules et sa force corporelle suffirent pour écarter tout danger. Quel délicieux moment pour lui !—la dame parlait le français le plus pur ; elle savait captiver par la richesse de son esprit et de son imagination.

—Ah, madame, je vous en conjure, levez ce masque, et permettez que je contemple les traits charmants qui doivent appartenir à une voix si douce et à une personne aussi gracieuse que la vôtre.

—Vous seriez peut-être déçu.

—Je suis persuadé que non.

—En êtes-vous bien certain ?

—Oui, je sens que vous êtes très belle. Il ne peut en être autrement.

—N'en soyez pas trop assuré, dit le domino. N'avez-vous pas entendu parler du prophète voilé du Khorassan, par le poète irlandais Moore—qui, en découvrant sa face, tua sa bien-aimée par son aspect hideux ? Comment savez-vous que je ne suis pas un autre prophète voilé du Khorassan !

—Ah ! madame, chacune de vos paroles me prouve le contraire, reprit le soldat tout transporté, et dont le cœur commençait à éprouver une sensation nouvelle pour lui.

Il était déjà amoureux.

Elle réussit à éluder ses tentatives pour la voir, mais elle lui permit de la conduire à sa voiture, qui disparut dans l'obscurité ; et, quoiqu'il fût monté sur son meilleur cheval, il ne put l'atteindre.

Le jeune colonel français devient sombre ; il a perdu son cœur et ne sait que faire.

Il erre ça et là, il évite ses anciens compagnons, en un mot, il est aussi malheureux qu'un amant puisse l'être dans de semblables circonstances.

Un soir, comme il sortait à pied, de son hôtel, un personnage enveloppé jusqu'aux yeux l'arrêta.

— Eh bien, monsieur, que me voulez-vous ? demanda le militaire.

— Vous aimeriez à savoir le nom du domino blanc ? fut la réponse.

— Beaucoup, reprit l'officier, avec vivacité. Comment puis-je le savoir ?

— Suivez-moi.

— Jusqu'au bout du monde, si cela peut me rapprocher d'elle.

— Mais il faut vous bander les yeux.

— C'est bien.

— Montez dans cette voiture.

Et le jeune soldat et son étrange compagnon roulèrent de toute la vitesse de leur attelage. “ Ceci pourrait bien être quelque tour,” pensa Eugène Merville, “ mais je ne crains pas de violence personnelle. Je suis armé de mon sabre fidèle, et je suis habitué à me défendre moi-même.” Mais il n'eut aucun danger à courir, car la voiture s'arrêta bientôt, et il fut introduit, les yeux bandés, dans une maison. On lui ôta son bandeau et il se trouva dans un boudoir richement meublé. Devant lui se tenait le domino tel qu'il l'avait vu au bal masqué. Se jeter à ses genoux, lui dire qu'il n'avait songé qu'à elle depuis sa séparation, que toutes ses pensées étaient pour elle, et qu'il l'aimait avec passion, fut l'affaire d'un instant. Il s'en acquitta chaleureusement et avec sincérité.

— Dois-je croire tout ce que vous dites ?

— Madame, permettez-moi de vous le prouver, en me soumettant à telles conditions qu'il vous plaira de m'imposer.

— Sachez que les sentiments que vous avouez sont partagés. Voyons, ne manifestez pas tant d'ardeur, j'ai encore quelque chose à vous dire.

— Parlez, parlez toujours, madame. Votre voix est comme la musique pour mon cœur et pour mon oreille.

— M'épouseriez-vous sans me connaître plus que dans ce moment ?

— Oui, quand-même vous vous rendriez masquée à l'autel, répliqua-t-il.

— Alors je vais vous mettre à l'épreuve.

— Comment, madame ?

— Soyez fidèle à l'amour que vous me témoignez et je serai à vous, si le ciel épargne ma vie. Si à l'expiration de l'année vous ne recevez pas de mes nouvelles, alors le contrat sera nul. Prenez la moitié de cet anneau, et lorsque je vous présenterai l'autre partie, je serai à vous.

Il embrassa le petit emblème, et jura d'être fidèle, puis, portant la main de la dame à ses lèvres, il lui dit adieu. On le reconduisit avec autant de mystère qu'on l'avait amené. Quelque moyen qu'il employât, il ne put découvrir dans quel lieu il était allé. Son compagnon rejeta toute tentative de corruption et refusa même de répondre à la plus simple question.

Des mois se sont enfuis. Le colonel Merville est fidèle à son vœu et l'espoir d'être aimé le rend heureux.

On l'envoie tout-à-coup en ambassade à Vienne, la plus gaie de toutes les capitales de l'Europe, vers l'époque où Napoléon négociait son mariage avec l'archiduchesse Marie Louise. Le jeune colonel possède une beauté remarquable, de nombreux agréments. Déjà célèbre dans la carrière des armes, il devient en peu de temps le favori à la cour. Toutes les femmes font en vain des efforts pour l'enchaîner, il demeure constant et fidèle à son serment.

Mais son cœur n'était pas de bronze. Le sentiment de tendresse qu'il avait voué au domino blanc avait dû augmenter encore sa sensibilité.

A la fin, il rencontra la jeune baronne Caroline Von Woldoff et, malgré ses engagements, elle sut le captiver. Il ne tarda pas à maudire secrètement les liens auxquels il s'était attaché à Paris.

La baronne semble s'étonner du dévouement qu'il lui témoigne, tout en gardant une cer-



taine retenue ! De vrai, le sentiment de l'honneur était si exagéré chez l'officier, que, quoiqu'il aimât réellement la jeune Caroline et qu'elle le payât de retour, il n'osait se prononcer, car il avait donné sa parole et sa parole était sacrée.

Le domino de satin n'est plus son idole, mais il prend dans son imagination les formes les plus repoussantes et au lieu d'être son bon ange, il devient son mauvais génie.

Le temps s'écoule ; Merville doit repartir sous peu de jours. Nous sommes encore en plein carnaval à Vienne, la ville toujours si gaie. Il se mêle aux fêtes, au bal masqué, mais quel est son étonnement, lorsque vers le milieu de la nuit, le domino blanc paraît en face de lui, dans le même costume qu'il lui avait vu porter un an auparavant au bal de l'opéra à Paris ! Était-ce une illusion ?

—Je viens, colonel Merville, réclamer l'accomplissement de vos promesses, dit-elle, en posant légèrement la main sur le bras du jeune homme.

—Est-ce une réalité ou un songe ? demanda le soldat stupéfait.

—Allons, suivez-moi, et vous verrez que c'est une réalité, reprit-elle, en plaisantant.

—Je vous suis.

—Avez-vous été fidèle à votre serment ? dit le domino dès qu'ils furent au salon.

—Très fidèle de fait, mais hélas ! quant au cœur, je crains que non.

—En vérité !

—Il n'est que trop vrai, madame, j'en ai vu et aimé une autre, quoique la parole que je vous ai donnée m'ait empêché de le lui dire.

—Et qui est celle que vous aimez ainsi ?

—Je veux être franc avec vous ; vous garderez mon secret ?

—Religieusement.

—C'est la baronne Von Woldoff, fit-il avec un soupir.

—Et vous l'aimez véritablement ?

—Hélas ! que trop, répliqua tristement le jeune militaire.

—J'insiste néanmoins pour que vous remplissiez votre serment. Voici une moitié de l'anneau, pouvez-vous me montrer l'autre ?

—La voici, dit Eugène Merville.

—Alors, moi aussi, je remplis mes engagements, répondit le domino. Puis arrachant son masque, elle montra à ses yeux étonnés, les traits de la baronne Von Woldoff !

—Ah ! c'était la sympathie de l'amour véritable qui m'attirait vers vous en dépit de moi-même ! s'écria le soldat, en la pressant contre son cœur.

La belle Caroline l'avait rencontré et l'avait aimé à cause de son mâle courage et de son noble caractère. S'étant assurée par des renseignements certains, qu'il était digne d'être aimé, elle avait imaginé cette intrigue délicate pour éprouver sa constance.

Après cette expérience, elle lui donna sa fortune, ses titres et sa main ! Ils furent mariés avec une grande pompe et accompagnèrent l'archiduchesse à Paris. Napoléon, pour couronner le bonheur de son favori, le nomma aussitôt général de division.

...

#### DE LA PEINE DE MORT.

Il faut le dire ; dans les crises sociales, de tous les échafauds, l'échafaud politique est le plus abominable, le plus funeste, le plus vénénéux, le plus nécessaire à extirper. Cette espèce de guillotine-là prend racine dans le pavé, et en peu de temps repousse de bouture sur tous les points du sol. Pas de bourreau ou le gôlier suffit.

VICTOR HUGO.

# BEAUX-ARTS. (\*)

## PEINTURE.

### (Deuxième article.)

Nous avons promis, dans le dernier numéro de la *Ruche*, de donner un aperçu de la peinture à travers la succession des âges. Il nous faut, en conséquence, retracer l'aube de cet art. On s'est fort préoccupé de découvrir sa source, on la cherche encore, mais tout porte à croire que jamais on ne déchirera le voile qui l'enveloppe dans des plis ténébreux.

Les Grecs de Sicyle ont attribué l'origine de la peinture à l'*Amour*. Par malheur cette fable, si poétique qu'elle soit, n'est qu'une fiction toute gratuite qui n'éclaircit en rien le mystère. Cependant si l'Hellade n'est pas le berceau de la peinture, antérieurement cultivée avec succès dans l'Égypte, dans l'Asie mineure, dans l'Étrurie, dans les Indes, on affirme à bon droit qu'elle fut sa plus vigilante nourrice. Après Cleanthès, dont nous avons parlé, viennent Téléphane de Sicyle, Ardices de Corinthe qui se disputent l'honneur d'avoir joint les hachures et les ombres aux contours linéamentaires. Ils sont suivi d'Eumares; celui-ci distingue les sexes jusqu'alors confondus par ses devanciers qui, fort souvent, étaient obligés d'inscrire au bas de leurs tableaux le nom de l'objet ou de l'animal qu'ils avaient voulu représenter.

Toutefois, jusqu'à cette époque (800 A. J. C.), la peinture végète dans les langes de l'enfance. On ne crée que des œuvres sans vie, sans caractère; c'est le marbre moins le relief. Mais Cléone arrive; il est doué d'un génie audacieux, il s'irrite à la vue de ces couleurs lourdes, plaquées comme du badigeon; il veut le naturel, il désire le feu sacré et entreprend aussitôt l'étude de l'anatomie. Ensuite il essaie d'exprimer le jeu des muscles, d'indiquer les vaisseaux sanguins, dans les corps nus, d'animer le pastiche de la création! Poussant plus loin le perfectionnement, ce peintre varie les attitudes de ses personnages, éclaire leurs yeux, les fait regarder de profil, de trois quarts, de face, et enfin jette sur les plis de la draperie, ces demi-teintes harmonieuses, ces soudainetés de lumière et d'ombre qui placent le mensonge si près de la réalité.

Bularque qui succède à Cléone passe pour l'inventeur de la peinture polychrome ou à plusieurs couleurs, car, avant lui, on ne connaissait que la peinture monochrome ou à une seule couleur. Mais les premiers tableaux dont s'enrichirent les portiques de la Grèce furent ceux de Polygnate qui contribua à l'ornementation du Pœcile d'Athènes où il peignit plusieurs batailles. Sa manière était sèche, dure, saisissante. Xouxis, 400 avant notre ère, commence vraiment l'ouverture de l'école grecque. Il se distingua par sa science de la perspective et son amour de la beauté idéale. Un siècle et demi après environ, apparaît la grande figure d'Appelles le plus puissant artiste de ces âges reculés. Il pratiqua, dit-on, l'encaustique avec supériorité. Ses qualités distinctives sont: la grâce, la finesse du coloris et la vérité avec laquelle il rendait les passions. Pline rapporte que quelques uns des chefs-d'œuvre de ce peintre furent vendus cent talents (\$100,000). Dans ses loisirs, Appelles peignait des mouches, si vivantes, que les enfants tendaient la main pour les attraper. Cet illustre maître mort, la peinture grecque déclina sensiblement. On eût dit qu'épuisé par les efforts gigantesques qu'il venait d'accomplir, l'art voulait accompagner son fils chéri au tombeau.

Néanmoins, tandis qu'elle agonise sur la terre où elle s'est si noblement exercée, la peinture renaît au milieu d'un peuple qui longtemps a méprisé ses charmes. A proprement parler, il n'y a eu ni musique, ni peinture, ni sculpture romaine. Les habitants du Latium, guerriers par excellence, dédaignaient tout homme qui se livrait à la carrière artistique. Mais lorsque Rome se fut gorgée des dépouilles du monde, lorsque le luxe et l'opulence régnèrent dans ses murs, les mœurs s'adoucirent, les sens réclamèrent des jouissances intellectuelles. Déjà, César avait manié le pinceau, et

(\*) Voir le dernier numéro de la *Ruche*.

payé quarante talents (\$80,000), deux tableaux d'un certain Timmonaque ; Auguste dit qu'on lui avait légué une Rome de boue qu'il avait rendu une Rome de marbre, et les empereurs romains ses successeurs firent fleurir la musique, la peinture, la sculpture. Les inimitables fresques, mosaïques, statues, trouvées à Pompeia et à Herculanium, celles découvertes en 1850 à Landunum (France), par MM. Lucien Coutant et H. Emile Chevalier, prouvent que les beaux-arts furent vivement encouragés pendant l'époque Gallo-romaine.

L'or et le minium étaient surtout employés par les artistes, car on aimait mieux ce qui éblouissait les yeux que ce qui flattait doucement le cœur et l'imagination. Chose digne de remarque, le christianisme auquel nous devons tant de richesses artistiques, le christianisme naissant faillit être funeste à la peinture. D'abord, il détruisit les tableaux antiques et "dans la fureur d'une foi qui jetait l'anathème sur la beauté physique, source d'orgueil et de concupiscence, les premiers fidèles se montrèrent peu soucieux de la forme, car ils comprenaient la grandeur de l'homme, ouvrage sublime sorti de la main de Dieu, bien moins que son néant."

Heureusement, quelques esprits éclairés arrêtrèrent les iconoclastes. Léon III, dit l'*Isaurien*, appela à la cour de Rome les artistes proscrits par la théocratie musulmane, et prépara ainsi la glorieuse renaissance dont s'enorgueillit aujourd'hui la civilisation moderne. Si, à son avènement en Occident, l'art bysantin s'intitule le continuateur de l'art barbare, on lui doit néanmoins de la reconnaissance, parce qu'il a sauvé de l'oubli la tradition, le culte, les procédés matériels. Mais, durant plusieurs siècles, la peinture languit, faute de l'inspiration que seule donne la foi.

La sévérité judaïque avait proscrit les images, le christianisme les adopta lentement presque à regret, quoique l'Église primitive les tolérât. Saint Augustin déclare que de son temps (vers 391) on ne possédait aucune image réelle du Christ, et qu'il n'existait pas encore de type universellement accepté comme tel. "C'est peut-être, dit un penseur, dans la réalisation de l'image du Dieu fait homme pour sauver le genre humain telle que l'exécutèrent Raphaël dans sa *Transfiguration*, et Léonard de Vinci dans sa *Scène de Milan*, que consiste le plus haut degré de l'idéal de l'art moderne... L'idée du *Père Éternel* n'est jamais exprimée sur les monuments chrétiens du premier âge, représentant les traits de l'ancien et du nouveau Testament que par une main qui sort d'un nuage. Cette figure, depuis si imposante sous la main de Buffalmacco au *Campo Santo* de Pise, si sublime dans les *Loges* du Vatican, manque dans les peintures des Catacombes. C'est dans les miniatures des IXe, Xe et XIe siècles qu'elle apparaît pour la première fois."

En effet le christianisme a déjà emprunté aux arts le secours de leur magie. Ses basiliques sont des monuments éternels dont chaque pierre est un chef-d'œuvre ; ses nombreux couvents deviennent le refuge des natures d'élite qui s'y réfugient pour méditer dans la solitude et le calme du cloître, sur les rapports de la divinité avec la création, ou explorer les abîmes de la science, ou labourer le champ artistique. C'est Chauldulf, chanoine de Cambrai qui décore l'abbaye de Fontenelles, Théophile (surnommé *Monachus*) qui écrit la *Diversarium artium schedula* et, le premier, parle des avantages de la peinture à l'huile de lin qu'on néglige à cause du manque de siccatif approprié à son usage, ce même Théophile que Charlemagne—soi-disant protecteur des arts—condamna à avoir les mains brûlées, parce qu'il avait orné des manuscrits de miniatures coloriées sur fond or et azur et représentant des sujets religieux. Enfin, une rénovation générale signale le XIIe siècle. Malgré les clameurs des moines de Cîteaux reprochant à ceux de l'abbaye de Cluny la splendeur de leurs marbres, de leurs fresques, de leurs vitreaux saphirés, malgré les craintes entretenues par les Normands, la peinture prend un essor définitif et s'élève constamment de sphère en sphère, changeant de zone, sans jamais dévier de sa hauteur, pour arriver à l'apogée suprême—l'illusion complète dans tous les genres. Au soleil d'Italie s'épanouissent les beaux talents de Cimabue de Giotto. En 1420, Jean van Eyck invente la peinture à l'huile ou plutôt l'essence qui en permet l'emploi (admirable découverte qui renouvelle la face de l'art) et compose son magnifique tableau des *Vieillards et des vierges de l'apocalypse adorant l'agneau* ; cet ouvrage renferme plus de 300 figures de 12 et 14 pouces de proportion.

Charles V avait institué une école de peinture, sous le nom d'*Académie de Saint-Luc*, réorganisée en 1391 sous Charles VI; et Charles VII fit représenter des batailles sur les murs du château de Fontainebleau. Florence fonde des académies de peinture et dès lors cet art adopte des formes certaines, des traits caractérisés : son unité synthétique se constitue dans une distinction analytique même :

Ainsi, les diverses écoles *Bysantine, Italienne, Allemande, Flamande, Hollandaise* et *Française*, différenciées par le genre, basées toutes sur un principe commun, aspirent toutes à un but commun, le beau idéal dans le dessin et le coloris.

“ Ces écoles principales se subdivisent ensuite ; et dans l'Ecole Italienne, on doit distinguer les écoles *Florentine, Romaine, Vénitienne, Lombarde* ou *Bolonaise*. L'Ecole *Espagnole* que souvent on classe avec l'Ecole *Napolitaine*, mérite assurément bien d'être citée d'une manière particulière. L'Ecole *Allemande* n'a que peu de divisions, et leur caractère n'est pas facile à apercevoir ; on cite pourtant l'Ecole de *Nuremberg* et l'Ecole de *Cologne*. Depuis quelques années, on connaît aussi l'Ecole de *Dresde* et l'Ecole de *Dusseldorf*. Les Ecoles *Française* et *Hollandaise* n'en ont pas d'autres que celle des noms des maîtres : ainsi, on dit, les écoles de Vouet, de Lebrun, de Vien, de David, de Bregnaud, de Vincent, de Girodet, de Le Gros et de Ingre.”

L'histoire de ces écoles et des maîtres qui les ont illustrées fera le sujet d'un troisième article.

K.



## A b r i l .

Oh ! le beau ciel à l'horizon si pur,  
Aux tapis blancs semés sur sa coupole,  
Aux rayons d'or se glissant dans l'azur  
Et sur les fronts semant une auréole !

C'est un ciel de printemps.

Avril tout parfumé d'un souffle nous effleure ;  
Sur l'herbe en fleurs solâtent les enfants  
Et moi je pleure. (bis.)

D'un manteau vert perlé de diamants  
La terre brille ainsi qu'une épousée ;  
Le laurier-rose et les pampres flottants,  
Les festons verts, la liane enlacée,  
Annoncent le printemps ;

Le beau magnolia qu'un vent suave effleure  
Laisse tomber ses larges bouquets blancs,  
Et moi je pleure. (bis.)

Vois, aux rameaux des orangers en fleurs,  
Le *mocking-bird* à l'aile demi blanche ;  
Le colibris aux mouvantes couleurs  
Comme un lutin saute de branche en branche ;  
Et tous ont leur chanson :

C'est un divin concert qui réjouit, effleure  
Les bananiers, les feuilles du buisson  
Et moi je pleure. (bis.)

La brise est douce et murmure en passant  
Un mot d'amour à la brune créole,  
Qui rêve au soir, ou se berce en chantant  
Dans son hamac comme en une gondole.  
Son œil est noir et doux.

Pour baiser son front pur qu'une pensée effleure,  
L'ange des cieus se met à deux genoux  
Et moi je pleure. (bis.)

J. GENTIL.

## MODES.

Paris, février, 1854.

Nous croyons être agréable à nos lectrices en leur offrant quelques détails sur un des derniers envois destinés aux rives de la Néva. On sait que les modes françaises sont fort en vogue dans le Nord ; elles y règnent sans partage et y sont portées avec une grâce infinie.

Parmi les manteaux expédiés nous mentionnerons plusieurs Talmas d'une coupe toute nouvelle, création qui offre d'autant plus de difficultés que déjà le type primitif a subi de nombreuses modifications. Les Talmas qui viennent de partir pour la Russie sont d'une ampleur noble, d'un aspect sévère, ils enveloppent bien, n'engoncent pas, dessinent même avec une certaine finesse le haut du buste ; puis ils s'élargissent, laissent aux bras une liberté entière tout en ne cessant pas de les accompagner, tels gestes que l'on fasse. Ces manteaux sont généralement en drap noir, à larges bandes de velours noir, accompagnées à distance d'un galon velouté et façonné ; collet ouvert tombant à plat comme un hausse-col Louis XIII.

Nous avons à mentionner plusieurs vestes à basques fendues, composées de moire noire ou de damas noir avec bande de peluche violet-pensée tout au tour et sur la couture de dessus des manches.

Le noir sied toujours si bien que les dames de toutes les contrées l'ont adopté : citons donc une robe de tulle noir portant, sur un taffetas de même couleur, corsage décolleté et busqué, biais de tulle drapés sur les épaules, venant finir sur la ligne du busc et y étant fixés par quatre nœuds superposés et dont le quatrième se termine par deux pans flottants. Les plis de ce tulle se trouvent maintenus par un double rang de coques mêlées de jais, partant du busc et venant se terminer au tombant de l'épaule sous un nœud à pans flottants ; manches couvertes assorties. Plusieurs corsages, destinés à accompagner des jupes de soierie, offraient aussi une piquante diversion ; l'un de ces corsages, produit en tulle Bruxelles, était montant et entièrement bouillonné ; les lignes de bouillons étaient maintenues sous forme de châle progressif, par des séries de petites coques en ruban de satin bleu de ciel ; en dedans de ce châle, un plastron orné de trois nœuds de ruban ; manches courtes bouillonnées et maintenues par des séries de coques ; au dessous de chaque série s'échappait de droite et de gauche une riche Angleterre bordurée ; la basque tournante de ce délicieux corsage était figurée par une Angleterre de cinq doigts de hauteur. Point n'est besoin d'ajouter que ces robes sont à trois jupes ou à volants d'une certaine hauteur. De charmantes coiffures montées pour soirées, de caressants chapeaux d'une forme petite, mais séyante composaient l'escorte obligée de ces mises d'élite.

Les chapeaux de cette année sont composés de menus détails, fleurs, rubans, petits nœuds, mignardises ; joignez à cela l'alliance d'étoffes contrastantes, le velours, et la guipure, la blonde et le satin, le tulle et la peluche. Pour terminer cette revue, je citerai encore une charmante toilette de ville. Chapeau de blonde et crêpe avec apprêts et brides de satin ; dessous de passe mélangé de fleurs sans feuillage et de blonde crétée de plumé. Robe châtelaine en moire antique, corsage à basques, forme évasée du haut, basquines fendues ; deux petits brandebourgs d'or rapprochant les deux côtés du corsage, les manches sont fendues en dessous et décorées d'un bracelet d'hermine assorti aux bordures de ce costume ; trois volants, chemisette ouverte en cœur composée d'un point d'Alençon, manches duchesses assorties.

Mars, 1854.

A propos des mises qui, à l'exception du manteau, apparaissent dans nos premiers salons, il est à remarquer que le goût des bouillonnés de tulle, de crêpe lisse, a repris

avec plus d'enthousiasme que jamais ; on les retrouve autour des corsages, autour des jupes, et encadrant même quelques manteaux de moire antique ; les bouillons sont généralement volumineux, et sont séparés les uns des autres par des agrafes formées de fleurs sans feuillage et surtout de plumes. Il faut dire aussi que l'effet de ces bouillons de tulle illusion est enchanteur ; ils semblent entourer les femmes d'un nuage diaphane.

Cet effet n'a pas manqué de fixer l'attention de quelques artistes de goût, et notamment d'un coiffeur plein de verve et d'amour pour un art qui renaît enfin ! Ce coiffeur, élève de nos plus habiles spécialistes et professeur lui-même, compose, improvise, à l'aide des peignes-marquises à double galerie, de ravissantes coiffures en gaze lamée ent dentelle, avec de larges et longues barbes, des coiffures formant soit demi-turban, soit Marie Stuart, à fond ouvert : c'est d'un effet d'autant plus séduisant que toute la beauté de la chevelure peut s'apercevoir avec ces vaporeuses coiffures.

Puisque la mode exerce son empire sur toutes choses, et que les articles les plus opposés en apparence doivent, quand on les rapproche, s'entre-aider et former un tout homogène, on ne devra pas être surpris quand on saura qu'un homme, dont le nom fait autorité dans la double spécialité des meubles et des sièges, a eu égard pour établir ces derniers à l'ampleur des robes, ampleur qui, pour ne pas être froissée, réclame des sièges spacieux, comme étaient ceux du temps de Louis XV ; les nouveaux fauteuils rappellent donc cette époque, à la différence près de la lourdeur qu'il sait éviter et de la délicatesse des sculptures et des ornements.

Nous venons de parler tout à l'heure des bouillons destinés à décorer les robes ; il ne faut pas croire que la mode se borne à en orner les mises de dames seulement, on n'a pas manqué de s'en emparer, et produit pour ses jolies petites clientes des robes de soieries bordurées de bouillons miniatures : c'est de la plus charmante recherche ; à bientôt aussi les mises de printemps pour les petits messieurs et les grandes dames de cinq à douze ans ; les modèles sont tout prêts, nous ne tarderons pas à en parler.

Les étoffes, les soieries noires sont toujours portées avec une haute distinction, et n'on pas, à bien dire, de saison arrêtée maintenant.

#### DU MANTEAU.

Le nombre des couturières sachant établir des manteaux de cour est aussi restreint que celui des femmes qui savent les porter ; cette mode inattendue, insolite par le temps qui court, et que l'Angleterre nous a spontanément renvoyée, devait dérouter un peu nos belles peu habituées aux vêtements gênants et qui ne s'attendaient guère à se voir réduites à prendre des leçons pour se mouvoir, marcher, saluer avec cet accoutrement ; leur embarras égalait et égale encore celui de nos dandys transformés en marquis Louis XV, et ne sachant comment se dépêtrer d'un chapeau à cornes, d'une épée, de manchettes, d'un jabot et d'une culotte surtout qui leur semble l'équivalent d'un rhume de cerveau en permanence. On élève si mal les jeunes gens dans nos collèges et nos lycées, où, au lieu de leur apprendre à se présenter dans le monde, on leur inculque si bien, avec un latin barbare et un grec impossible, la brutalité des Romains et la grossièreté des Spartiates sans leur en donner les vertus, qu'ils tombent déjà des nues quand ils font leur première entrée dans le monde, où les attendent souvent d'amères leçons ; mais enfin ils ont là le frac vulgaire, l'éternel pantalon, la botte, dont l'usage a été emprunté aux hordes du nord, et l'on n'a pas grand besoin de tournure et de belles manières avec un tel costume ; mais l'habit français ! quelle différence ! Celui-là ne dissimule aucun défaut, ni du corps, ni de l'esprit ; il faut être avec lui ravissant ou burlesque : il n'y a pas de milieu.

Quels que soient les inconvénients du manteau, nous comptons trop bien sur l'amour propre, sur le tact de nos jolies compatriotes, pour supposer qu'elles ne deviendront pas bientôt habiles à porter cet accessoire. Ici, comme à Londres, quelques grandes couturières, sachant porter elles-mêmes le manteau, ont bien voulu donner des leçons à leur nobles clientes.

En attendant que nos belles se soient totalement familiarisées avec cet aristocratique

accessoire, rappelons que déjà nos couturières ont élaboré de nouveaux modèles de pardessus, de pelisses printannières, et que toutes les dames, un peu lassées des *caracos*, des *basquines*, des *casagues*, dont on a bien un peu abusé, applaudiront sans nul doute à la création des *obligeantes*, sorte de petit pardessus de *chez soi*, dont l'émission aura lieu sous peu de jours; rien de commode, de simple, et pourtant de coquet, comme ce léger vêtement.

## MISE DE GRANDE SOIRÉE.

Robe de haute soierie à dispositions exceptionnelles produites en fabrique; corsage plat, décolleté, à double revers ondé, formant petite berthe et formé d'une soierie assortie. Ce corsage est plat, demi busqué devant et derrière, et se termine par une toute petite basquine tournante, produite également en fabrique, et reproduisant une ceinture de fleurs; le milieu de la berthe, le tombant des épaules sont agrafés par des bouquets de fleurs artificielles à cœur de diamant; la jupe est unie; nul ornement détaché n'y est ajouté et des nœuds à pans flottants qui semblent se jouer tout autour, sont tissés dans l'étoffe même, à différentes profondeurs, ainsi qu'une guirlande d'encadrement et des guirlandes qui s'entrelacent tout autour de cette admirable robe.

## MISE DE PROMENADE.

Un manchon de martré zibeline: capote de satin froncée, à fond mou: les coulisses en sont recouvertes par un galon de velours de couleur tranchante; en dessous de la passe une double ruche de blonde *piquée* de fleurettes exécutées en plumes: fleurs assorties au bas des joues, brides écossaises à rayures de velours; robe *mousquetaire* en satin, corsage à basques, le devant s'ouvrant en cœur et laissant s'échapper un revers formant jabot progressif, rabattu, et, par conséquent, encadrement. Ce jabot est bâti en dedans de la robe; c'est la meilleure manière pour qu'il ne se dérange pas, chose qui pourrait arriver s'il tenait à une chemisette d'intérieur; deux nœuds sont censés rapprocher les deux côtés du jabot et de la robe, mais, en réalité, ils ne sont que d'ornement; plastron de broderie-lingerie en dedans de la robe; manches progressives unies; trois jupes étagées. Ce qui donne un cachet à cette robe, ce sont les *brides Luxembourg*, en galon de soie gros grain façonné, qui décorent le tour des jupes, des manches, de la basque et du décolletage du corsage, sous-manches ballonnées à manchettes relevées.

## AUTRE MISE.

Tout petit chapeau de velours épinglé et peluche, orné de crosses de plumes; corselet de velours à dentelures pointues, bordurées d'une dentelle noire du Puy; basquines également dentelées, un bouton de jais ou d'or dans chaque dent; jupe de moire ornée de deux quilles, formées également d'une découpe de velours assorti; mouchoir à chiffre héraldique; sous-manches ballonnées en tulle de Bruxelles, garnies de valenciennes.

## A DEUX DE JEU.

OU

## LE BANQUIER ET LE COCHER.

Dans la soirée du jour de l'an dernier, une voiture du genre le plus à la mode, attelée de deux chevaux de prix conduits par un cocher richement galonné, semblait bondir sur le macadam, tant elle allait vite. Il était à croire que le monsieur que renfermait cet équipage était fort pressé ou attendu par quelqu'un, auprès de qui il croyait avoir le plus grand intérêt à se rendre.

A l'angle d'une rue, le véhicule ainsi lancé faillit briser un modeste carrosse de remise qui vint à le croiser; par bonheur, le cocher de ce dernier avait la main vigoureuse et une rare habileté; en une seconde, il fit obliquer ses chevaux, et nul dommage ne lui advint. Il n'en fut pas de même pour le fastueux équipage, dont l'essieu du train de

derrière, se brisant tout à coup, lança sa roue au loin et tomba lourdement sur le côté. Au bruit que fit cette chute, le cocher de remise s'arrêta, et le monsieur, qui sortit avec quelque peine de son équipage mis hors de service, s'approcha et appela de toutes ses forces, et soudain la voiture de remise s'arrêta.

—Cocher, es-tu loué ? demanda le monsieur.

—Non, mon bourgeois... Où va monsieur ?

—Chez M. X., le banquier de la rue Taitbout.

—M. X ? il ne demeure plus là depuis six mois.

—Saurais-tu où il demeure ?

—Oui, mon bourgeois.

—Eh bien, où ?

—A l'entrée de la Chapelle Saint-Denis.

—Ah ! mon Dieu !... un banquier aller se loger à la Chapelle ?

—Vous ne savez donc pas qu'il a changé d'état ?

—J'arrive du Brésil, où j'ai passé dix-huit mois....

—Faut-il vous conduire chez lui ?

—C'est bien loin ; mais j'y tiens.

—Roulons !

Et la voiture se dirigea vers la Chapelle où elle s'arrêta devant une maison basse, qui ressemblait plus à une chaumière qu'à un riche hôtel.

—Tu ne te trompes pas ?

—C'est bien là, mon bourgeois... Veuillez entrer.

Étonné, et voulant savoir le mot d'une aventure qui commençait à lui paraître singulière, le monsieur suivit le cocher qui frappa à une porte qu'ouvrit aussitôt une jeune femme, d'une figure distinguée, mais dont la mise était des plus simples ; trois enfants accoururent.

—Emeline, dit le cocher à cette femme, qui était la sienne, je t'amène une visite... fais asseoir monsieur près du feu.

Le nouvel hôte entra, salua avec une sorte de contrainte mêlée d'étonnement, et pendant ce temps-là, le cocher se débarrassa de son carrick, de l'épais cache-nez qui, jusqu'alors, lui avait servi à déguiser sa voix, et il tendit cordialement sa main à l'étranger qui osait à peine la prendre.

—Maintenant, dit-il à ce dernier de sa voix naturelle, monsieur Albert, me reconnaissez-vous ?

—Juste ciel ! monsieur X. sous ces habits !... que signifie ?...

—Cela signifie, mon cher Albert, mon ancien caissier, que j'ai subi, comme tant d'autres, les conséquences de ces spéculations à la mode qui vous portent au pincé ou vous réduisent à la mendicité. Quand vous m'avez quitté pour aller chercher la fortune au Brésil, je ne connaissais pas, pour ainsi dire, l'étendue de mes richesses ; je menais un train d'enfer, j'avais une loge à l'Opéra, une autre aux Italiens ; vous vous souvenez avec quelle habileté je menais quatre et six chevaux à grandes guides... La chance a tourné, j'ai payé mes différences, mais j'ai été ruiné de fond en comble. Trop fier pour solliciter des secours et voulant conserver mon indépendance, j'ai cherché quel genre de travail pouvait me faire vivre, ainsi que ma femme, dont la dot a été engloutie dans mon désastre. Je ne suis pas trop mauvais peintre, je suis assez bon musicien... mais tout cela est d'un produit lent et douteux... Je savais conduire et soigner des chevaux ; je me fis cocher. Le ciel a récompensé mon courage, j'ai maintenant deux voitures à moi et trois paires de chevaux. Vous voyez que je ne suis plus à plaindre.... ou, pour mieux dire, je ne l'ai jamais été d'une manière absolue, ajouta le banquier, devenu loueur de voitures, en serrant affectueusement la main de sa femme, car mon Emeline a généreusement partagé mon sort. Mais, ajouta-t-il en se tournant vers son ancien caissier, devenu millionnaire, c'était donc à mon hôtel que vous alliez me trouver, mon cher Albert ? Que me vouliez-vous ?

—Vous annoncer que j'ai trouvé la fortune et les honneurs au Brésil.

—Je vous en félicite ; moi, j'ai trouvé le moyen d'être heureux sans quitter Paris.

E. DE CHAMPEAUX.



## TABLETTES ÉDITORIALES.

Vous souvient-il, madame et monsieur, du préambule publié dans le dernier numéro de la *Ruche*? s'il ne vous en souvient pas, hélas! dormez en paix sur ces pages; mais, s'il vous en souvient, oh! alors, remerciez-nous de retourner promptement au fantastique manuscrit que vous savez, pour y lire avec vous les frasques du démon dans cette bonne ville d'Hochelaga.

Nos portes étant fermées à triple verrou, notre lampe allumée, nous ouvrîmes le cahier d'amiante à l'endroit où nous l'avions laissé.

### Le Diable à Montréal.

“ Et les méchants craignant d'ouïr le récit de leurs turpitudes, hurlaient en chœur : *Vade, vade retro Satanas!* ”

“ J'espère, lecteurs, que vous pensez, comme moi, que Satan pour n'être pas visible n'en existe pas moins, et qu'il a pris le bon parti—celui de changer souvent de forme. L'expérience lui est venue petit-à-petit, avec les années et il est aujourd'hui plus fin, plus subtile, plus mûré que jamais; il est aussi plus heureux; car la gent humaine a tant de propension à la fragilité que, d'elle-même, elle tend la tête au joug. qu'en charitable apôtre, le malin esprit lui présente.

“ Ne vous en ai-je pas dit assez pour vous prouver que le diable a partout ses entrées libres et droit de cité. Protée insaisissable et même invisible, il pénètre en nous par nos sens, s'insinue dans nos cœurs pour y chercher la passion dominante qu'il échauffe de son souffle brûlant. Satan a trouvé le défaut de la cuirasse du siècle; son empire n'a plus de bornes. Vous l'avez vu en gros, je vous l'ai dépeint vaguement, je vais, à présent, avoir l'honneur de vous le présenter en détail, et sous différents points de vue, tel qu'il m'est apparu hier au matin.

“ J'achevais, dans mon lit, la lecture du *Diable Boiteux* de Lesage, et tout en admirant les spirituelles saillies, les délicats aperçus, les mordantes critiques qui assaisonnent cet ouvrage, je pensais que l'auteur eût bien autrement mérité de la postérité, s'il eût donné à son livre une forme moins fantasmagorique, c'est-à-dire plus en harmonie avec le voltairianisme de nos temps, “ car, enfin,” dis-je tout haut, “ Asmodée était bon, il y a deux siècles, mais aujourd'hui... ah! si donc!”

“—Oui-dà, monsieur le fort-à-bras, nasilla une petite voix grêle à côté de moi.

“ Je me retourne tout étonné. Un inconnu, parfaitement vêtu, était assis au chevet de mon lit.

“—Tu ne crois pas à Asmodée? me dit-il.

“—Moi!—Mais qui êtes-vous?

“ Le personnage fit entendre un rire sec fort inconvenant. Je voulus me jeter sur lui.

“—Tout beau, tout beau! mon elker monsieur, soyons plus posé. Tu ne crois pas à Asmodée?

“—Eh! que le diable emporte Asmodée et vous avec lui.

“—Merci du souhait, mais comme le diable a trop de bon sens pour s'emporter lui-même, tu souffriras que je n'exauce pas ton vœu.

“—Eh!

“ Chacun de mes cheveux avait pris sur ma tête l'apparence d'un échelas.

“—Habille-toi et suis-moi, dit l'inconnu.

“—Au nom du...

“—Chut! pas de ces invocations en ma présence.

“—Qui êtes-vous?

—Qui je suis... eh ! eh ! qui je suis, eh ! eh ! s'il vivait encore l'étudiant don Cléophas pourrait te le dire.

—Quelle plaisanterie !

—Tiens, regarde !

—Et mon homme relevant son pantalon me montra un pied de chèvre, soigneusement caché dans une botte forte.

—Es-tu convaincu ?

—On le serait à moins.

—Alors habille-toi et me suis.

—Où ça ?

—Eh ! eh ! tu verras ! viens toujours !

—Allons ! que votre volonté soit faite !

—Sur la terre comme en enfer.

—Donne-moi le bras, dit l'étranger, quand j'eus terminé ma toilette.

—Le voici !

—Bien, ferme les yeux.

—J'obéis.

—Ouvre-les.

—Oh ! oh ! qu'est-ce ?... que signifie ?

—Nous sommes sur les tours.

—Comment les tours Notre...

—Silence ! pas un mot de plus ou...

—Il me montrait le pavé de la rue à deux cent vingt pieds au-dessous de nous ; l'argument était trop persuasif pour que je ne le comprisse pas. Je me tus.

—Prends cette lunette, me dit Asmodée. Tu auras l'air de Leverrier cherchant une planète, quoique pourtant je n'aie pas l'intention de te faire examiner les astres, ni ce qui se passe là-haut. Je veux tout bonnement te montrer à quel jeu jouent les hommes, qui au fond sont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les étoiles.

—Votre raisonnement ne manque pas de logique.

—Foin de la flatterie, c'est un légume dont je m'accommode mal. Bien plutôt, prends aussi ce cornet à l'usage des personnes atteintes de surdité.

—Bah ! imaginez-vous que je sois sourd ?

—Prends toujours, mon bonhomme. Avec la lunette tu distingueras d'un pôle à l'autre, avec le cornet, tu saisiras les sons qui arrivent des deux hémisphères.

—Vraiment !

—Y es-tu ?

—Oui.

—Aperçois-tu au coin de la rue B\*\*\*\*, un grand homme, pâle, maigre, décharné ?

—Je l'aperçois.

—Il est fort riche cet homme, encore jeune, et chargé de toutes les infirmités de la vieillesse : chassieux, gouteux, perclus, asthmatique. Mais par-dessus tout cela, il a, au milieu du visage, une loupe qui l'afflige infiniment plus que son asthme, sa perclulsion, sa goutte, sa chassie, car ces maladies se bornent à le faire souffrir, tandis que sa loupe l'enlaidit.

—Ma foi, il a quelque peu raison ; cette végétation est joliment mal placée.

—J'en conviens.—Donne un tour à la lunette.—Bien ; connais-tu ce docteur ?

—Eh ! parbleu ! c'est M. X. Les journaux retentissent de son nom. Ne se vante-t-il pas d'avoir des panacées infaillibles et nullement dangereuses, contre les excroissances de l'épiderme, les tubercules de toute sorte, de toute couleur, les verrues, les potirons, les loupes.

—Lui-même, le grand apôtre du *Humbug*. Il serait parfaitement en état d'extirper la loupe que tu viens de voir, si on le requérait pour cela. Mais il meurt de faim parce que les patients lui font défaut, et notre valétudinaire enrage parce qu'il ne trouve pas de médecin ;—pauvres hères tous deux ! s'ils s'étaient adressés l'un à l'autre, le premier serait débarrassé de son bourgeon, l'autre aurait de quoi dîner.

—C'est clair, comme bonjour et en définitive peu intéressant, maître Asmodée.

—Patience, patience ! nous ne sommes pas au bout. Dirige la lentille du télescope vers cette opulente maison de la rue C\*\*\*\*.

—Une bâtisse en pierre de taille ?

—Cela même.

—J'y suis.

—Plonge le regard dans l'appartement du premier étage.

—Quelle douleur empreinte sur les traits de ce personnage ! A-t-il perdu ses biens... sa femme ?

—Sa femme ! Combien tu es naïf ! pleure-t-on jamais sérieusement le décès d'une femme ?

—Monsieur le diable !

—Peuh ! tu t'empportes ! Ecoute, c'est préférable : cet individu se lamente tous les jours en songeant qu'il n'a aucun héritier à qui il pourra léguer ses immenses propriétés ; tandis que son voisin, celui qui paraît si courroucé, chasse de chez lui un fils dont il ne sait que faire, Lucine ayant trop favorisé ses amours conjugaux. Quelle déesse, va ! sa munificence gratifie ce malheureux prolétaire de onze enfants, elle en refuse un—un seul—au nabad que tu viens de voir ! Vante-moi, après cela ta justice divine ! Elle est furieusement équitable ta justice divine, et sans moi le monde serait dans un bel état. Mais je vais arranger ces deux ménages et ramener le bonheur à leur foyer.

—La tâche...

—La tâche est facile, juge : je suggère à l'épouse du riche d'aller trouver le mari de la prolétaire, et à la prolétaire d'aller trouver l'époux de la riche... comprends-tu ?

—Pas très bien.

—Tu as la compréhension dure. Cependant mon langage... Oh ! oh ! tu ne m'écoutes plus, maudit distrait ! C'est ce bruit qui te préoccupe. Un moment ; approche le cornet acoustique de ton oreille et je t'expliquerai le sens des imprécations qui de la petite rue S\*\*\*\* montent jusqu'à nous.

—Le sort de ce misérable m'afflige profondément. Entendez ce qu'il dit : " Je suis tout à la fois un savant et un homme d'esprit—je connais le droit comme Cujas, l'histoire comme pas un ; j'ai fabriqué de la prose et des vers, des romans, des feuilletons, des tartines, des bluettes, des critiques ; j'ai fait... que n'ai-je pas fait ! ô Muses ingrates ! Je vous avais élevé un autel dans mon cœur, et vous m'avez dédaigné, honi, conspué... De votre table n'est tombée pour moi pas un fêtu de gloire, pas un croûton de pain ! Ah ! *me misere* ! Je n'ai plus qu'une ressource, c'est de me jeter dans le St. Laurent, dès que l'eau sera moins froide... "

—Pauvre folliculaire ! dit Asmodée, je vais tâcher d'adoucir ses peines en lui débarrassant l'estomac d'une indigestion de lectures qui l'étouffe.

—Comment le nommez-vous ?

—Pléonasme.

—Ah ! il se désespère, il déchire le dernier numéro de la *Ruche*... l'insensé !

—Ouais ! La *Ruche* est une publication que je déteste.

—Oh ! messire Asmodée, quelle horrible scène !

—Oui, bien affreuse en effet. Pauvre enfant, elle est victime de son dévouement.

—De grâce, expliquez-vous.

—Je n'aime guère à m'arrêter à ces sortes d'affaires. Elles me choquent. Pourtant, je ferai une concession en ta faveur. Cette jeune fille que tu vois couchée sur un lit de souffrance, se meurt d'amour. Sache qu'elle a une sœur aussi aimable, aussi jolie qu'elle, pour qui elle s'est sacrifiée. Un même homme les aimait toutes deux. Longtemps, il leur fit la cour et leur plut à un égal degré. Son cœur hésitait entre ces objets charmants. Ne pouvant les épouser l'une et l'autre, il craignait de fixer son choix. La sœur de la moribonde, douce colombe délicate et frêle comme une sensitive, se flétrissait de jalousie, sans oser confier à notre héroïne le sujet de ses peines. Cette dernière les devina. Douée d'un caractère généreux, elle se résolut de s'immoler au bonheur de sa sœur. Et voici l'entretien qu'elle eut un soir avec leur amant commun :

—Monsieur Jules, comment trouvez-vous ma sœur, Elise ?

—Mais, mais, mademoiselle Rose... balbutia le jeune homme étonné de cette interpellation à brûle pourpoint.

—Répondez-moi franchement ; l'aimez-vous ?

—Je vous jure...

—Que vous l'aimez, je m'en doutais. Pourquoi alors tardez-vous à demander sa main ? Elise, si je ne me trompe, vous paie de retour, et notre famille verrait ce mariage avec plaisir.

En articulant ces mots, l'admirable enfant, se comprimait pour ne pas éclater en sanglots.

Pris au dépourvu, Jules n'essaya même pas de tergiverser, il promit que le lendemain même il adresserait la demande aux parents d'Elise. Huit jours après l'hymen eut lieu.

Rose rassemblant tout son courage assista à la cérémonie qui brisait à jamais son existence ; mais après avoir signé le contrat, elle s'évanouit.

Depuis lors, elle agonise sur ce lit qui, bientôt, recevra son dernier soupir. Toutefois elle n'a pas trahi son secret, les esculapes la traitent comme poitrinaire, et sa sœur ignore au prix de quelle sublime abnégation elle a acheté le bonheur dont elle jouit à présent.

—Ne pourriez-vous la secourir ?

—La secourir ! y penses-tu ? Est-ce que les châtimens infligés à la vertu sont de mon ressort ! Non, ma foi ; je plains cette folle, parce que au demeurant je suis bon prince, mais je l'abandonne à qui de droit pour m'occuper d'Elise, rusée coquine, malgré ou plutôt à cause de sa féminité, et dont je t'entretiendrai dans quelques instants.

—J'ai le cœur navré !

—Bast ! quitte ce tableau et braque la longue-vue sur la rue D\*\*\*\*. La scène change. Tu vois là un rentier qui s'ennuit mortellement.

—Je n'en suis pas surpris, le rentier s'ennuie plus fréquemment que le travailleur. Mais ce qui m'étonne, c'est d'ouïr ses plaintes à la faveur du cornet acoustique.—Que désire-t-il ?—Ah ! la réputation de grand écrivain, lui qui ne possède que celle de grand financier. Si j'avais un porte-voix, je lui donnerais le conseil d'acheter un manuscrit au lettré ! oh ! misère humaine ! nul n'est content de son sort ! Riche, pauvre, grand, petit, chacun a sa marotte, chacun souhaite...

—Bravo ! bravo ! mon cher ! s'écria Asmodée ; bravo ! continue ainsi... Eh ! eh ! eh !—Oh ! qu'as-tu ? pourquoi ce frisson d'horreur ? tu deviens pâle..."

Hélas ! chers lecteurs, pardonnez-nous de nous arrêter en si beau chemin. L'huile manque dans notre lampe et nous sommes forcés d'attendre le grand jour pour savoir ce qui terrifiait si étrangement l'auteur du *Diable à Montréal*...

X. Y. Z.



### A NOS LECTEURS.

ERRATUM.—C'est par erreur typographique que le nom de M. Baron a été placé au bas de la poésie *Ma Crête rouge brille encore*, publiée dans le dernier numéro de la *Ruche*. Nous demandons bien pardon à notre collaborateur M. Baron de lui avoir, par mégarde, laissé attribuer la paternité d'une pièce de vers due à une autre plume que la sienne.

UNE FARCE TRISTE.—Nous publierons dans notre prochain numéro une nouvelle inédite, de M. Gentil. Cette nouvelle intitulée une *Farce triste* est remarquable, par la fraîcheur originale du style, et la poétique beauté des idées.

LAMENNAIS.—M. P. Arpin, le savant critique de la presse franco-américaine, s'est engagé à nous donner prochainement une esquisse biographique de Lamennais. Nous n'avons pas besoin de dire, avec quelle impatience, nous attendrons la réalisation de cette promesse.

# L'ECHO DU HAMEAU.

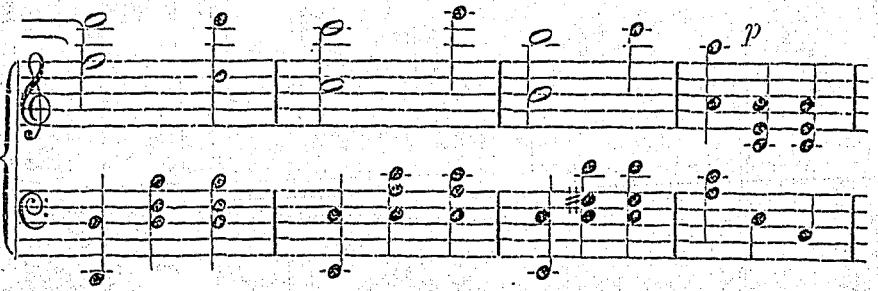
## COMPLAINTE DES MÈRES.

PAROLES DE FÉLIX VOGELI.

MUSIQUE DE C. DE LA ROCHE.

*Andantino.*

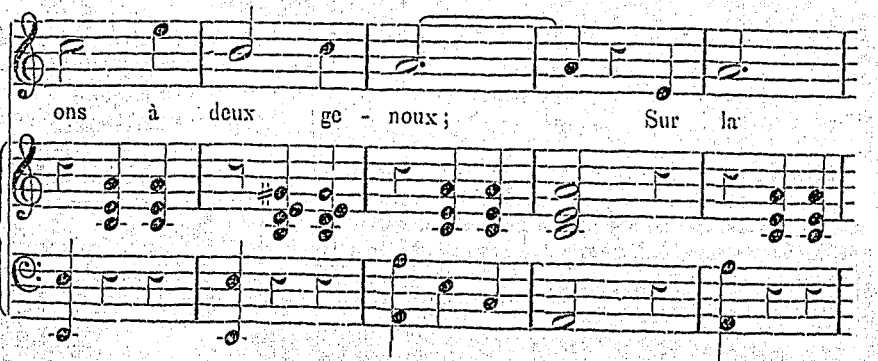
*Piano.*



En - fans pour vo - tre pé - re, pri -



ons à deux ge - noux ; Sur la



terre é - tran - gè - re, Hé - las! il songe à

The first system of the musical score consists of a vocal line on a single treble clef staff and a piano accompaniment on two staves (treble and bass clefs). The vocal line begins with a half note 'terre', followed by a quarter note 'é', a quarter note 'tran', a quarter note 'gè', a quarter note 're', a half note 'Hé', a quarter note 'las!', and a quarter note 'il'. The piano accompaniment features a steady eighth-note bass line and chords in the right hand.

nous; Que nos cœurs, mes en - fans,

The second system continues the musical score. The vocal line has a half note 'nous;', followed by a quarter note 'Que', a quarter note 'nos', a quarter note 'cœurs', a quarter note 'mes', a quarter note 'en', and a quarter note 'fans,'. The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns and harmonic support.

Sui - vent ses pas er - rans.

The third system concludes the musical score. The vocal line has a half note 'Sui', a quarter note 'vent', a quarter note 'ses', a quarter note 'pas', a quarter note 'er', and a quarter note 'rans.'. The piano accompaniment ends with a final chord and a fermata over the last note.

*Con dolore rall.*

Que nos cœurs, mes en - fans, sui - vent,  
*Suivez.*

sui - vent ses pas er - rans.

Au 7me Couplet.

Nes ap-puis, chers en - fans, re-vien-dront, re-vien-dront tri-om-phans.

2me.

Il songe à nous, il pleure,  
 Sans travail et sans pain,  
 Et de notre demeure  
 On nous chasse demain.  
 Que nos cœurs, mes enfans,  
 Suivent ses pas errans.

3me.

Cachons bien la détresse  
 De notre humble foyer ;  
 Son cœur, dans la tristesse,  
 Pense à notre loyer :  
 Que nos cœurs, mes enfans,  
 Suivent ses pas errans.

4me.

De sa pauvre cachette  
 Parfois, s'il nous écrit,  
 Un mouchard décachette  
 La lettre du proscrit,  
 Que nos cœurs, mes enfans,  
 Suivent ses pas errans.

5me.

L'étranger, même, abuse  
 Du texte de ses lois,  
 Et souvent lui refuse  
 Un abri sous ses toits,  
 Que nos cœurs, mes enfans,  
 Suivent ses pas errans.

6me.

Peut-être la souffrance  
 Retient-elle alité,  
 Celui qui, pour la France,  
 Rêve la liberté.  
 Que nos cœurs, mes enfans,  
 Suivent ses pas errans.

7me.

*(Toutes les mères ensemble.)*  
 Mais rassurons notre âme,  
 Croyons aux jours meilleurs,  
 Sous les coups d'un infâme  
 Ne courbons pas nos cœurs ;  
 Nos appuis, chers enfans,  
 Reviendront triomphans.

# LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

D. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Bossange, Morel et cie, Rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V. Février, 1854.

## LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

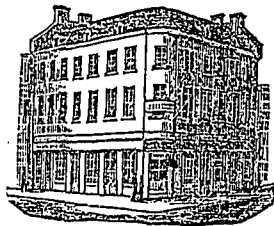
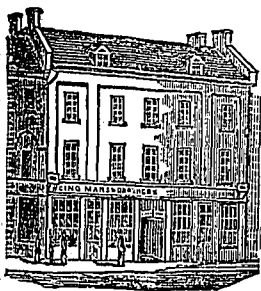
Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - - 10s. 0d.  
Pour la Nouvelle-Orléans, à - - - - 12s. 6d.  
Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. 0d.  
Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, FRANCO, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses. CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE. Février, 1854.

## ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



**NO 75 RUE MCGILL, NO 17 1/2 RUE ST PAUL.**

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous oserions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements ; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRÈRE.



## AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE  
TRÉSOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les *débords*, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

☞ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants, 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce, Eaux de Cologne, de Lavende, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.



PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

Février, 1854.

## LES CHATIMENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la Ruche, 18, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'Institut Canadien.  
Février, 1854.

## LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, *président* ;

Th. Gantie, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Demenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - -	\$2,50
Six mois, - - - - -	1,25
Trois mois, - - - - -	65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

## LIBRAIRIE FRANÇAISE,

UNIVERSELLE.

NO. 111, LEONARD STREET,  
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du VERITABLE BON MARCHÉ, et de donner au prix de 6 cents le volume, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.	
Romans populaires 480	livraisons-volumes \$30 0
Alexandre Dumas 400	" " 25 0
Histoire Naturelle 375	" " 25 0
Veillées Littéraires 300	" " 20 0
Panthéon Populaire 200	" " 15 0
Comédie Humaine 160	" " 10 0
Chateaubriand illustré 150	" " 10 0
Romans illustrés 150	" " 10 0
Illustrations littéraires 120	" " 7 50
Ensemble 2335	" " \$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1.25.

Février 1854.

MÉCHIN.

# ILLUSTRATIONS NOUVELLES.

## A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 18 rue Ste. Thérèse, savoir :

### DE BALZAC.

La femme de trente ans.  
César Biroteau.  
La vieille fille.  
Une ténébreuse affaire.  
Modeste Mignon.  
Albert Savarus.  
Les parents pauvres.  
Le père Goriot.  
Une fille d'Ève.  
Histoire des Treize.  
Ursule Mirouet.  
Les employés.  
Massimilla Doni.  
Louis Lambert.  
La maison Nucingen.  
Le cabinet des antiques.  
L'enfant maudit.  
Ève et David.  
L'interdiction.  
Un début dans la vie.  
Honorine.  
La dernière incarnation de Vautrin.  
La recherche de l'absolu.  
Le martyr calviniste.  
Les chouans.  
Le curé de village.

### VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.  
Les châtimens.  
Le roi s'amuse.  
Lucrèce Borgia.  
Bug-Jargal.  
Ruy Blas.  
Marion Delorme.  
Hernani.  
Marie Tudor.

### EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.  
Carlo Broschi.  
Proverbes.  
L'ambitieux.  
Adrienne Lecouvreur.  
Judith.  
La grand'mère.  
Le verre d'eau.  
La camaraderie.  
La Bohémienne.  
Valérie.  
Le mariage d'argent.  
Avant, pendant et après.  
Les contes de la reine de Navarre.  
La maîtresse anonyme.  
La calomnie.  
Bertrand et Raton.

### BIBLIOPHILE JACOB.

Les aventures du grand Balzac.  
Une aventure de Racine.

### Vertu et tempérament.

#### ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.  
Blanche de Beaulieu.  
Jacques Ier et Jacques 2d.  
Un bal masqué.  
Murat.  
Mille et un fantômes.  
Othon l'archer.  
Vingt ans après.  
Les trois mousquetaires.  
Le vicomte de Bragelonne.

#### GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.  
Les maîtres mosaïstes.  
Kourrogloù.  
La petite Fadette.  
François le Champi.  
Valentine.  
Horace.  
Lucrezia Floriani.  
Mauprat.  
Isidora.  
Jacques.  
Leone Leoni.  
Pauline.  
Indiana.  
Jeanne.  
Le Piccinino.

#### PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.  
Le banquier de circ.  
Le capitaine Spartacus.  
Les fanfarons du roi.  
Le fils du diable.  
La créole.

#### MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.  
Les contes de l'atelier.

#### EUGÈNE SUE.

Le Juif Errant.  
Comédies sociales.  
Atar-Gull.  
Le commandeur.  
La coucaratcha.  
Deux histoires.  
L'atréaumont.  
Deleytar.  
Jean Cavalier.  
La vigie de Koat-Ven.  
Arthur.  
Le marquis de Létorière.  
Paula Monti.

#### HOFFMANN.

Contes fantastiques.

### L'Elixir du diable.

#### MADAME DE TENCIN.

Le siège de Calais.

#### ELIE BERTET.

Le pacte de famine.

#### FREDÉRIC DE SEZANNE.

Rouget de l'Isle et la marseillaise.

#### CHARLES DE BERNARD.

L'anneau d'argent.

#### CHARLES DICKENS.

Contes de Noël.  
Nicolas Nickleby.

#### FREDERIC SOULIE.

Marguerite.

#### LE SAGE.

Gil Blas.

La vengeance trompée par l'amour.

Une journée des parques.

Les béquilles du diable boiteux.

#### WALTER SCOTT.

Le nain noir.

Le château dangereux.

#### FENIMORE COOPER.

Les lions de mer.  
Les deux amiraux.

#### SCARRON.

Le roman comique.

#### MICHEL DE CERVANTES.

Histoire de don Quichotte.

#### PAUL DE KOCK.

Œuvres complètes.

#### P. J. DE BÉRANGER.

Chansons, œuvres complètes.

#### MADAME DE STAEL.

Corinne.

#### MICHEL RAYMOND.

Le maçon.

#### CHARLES NODIER.

La sée aux miettes.

Le songe d'or.

La légende de la sœur Beatrix.

#### MAD. EMILE DE GIRARDIN.

Le vicomte de Launay.

#### PAUL DE LASCAUX.

Les chalets de la salpêtrière.

#### LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Avril, 1854.

192

### AVIS IMPORTANT.

Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854, procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à une copie gratuite de cette publication.

## OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 18.

## LE PAYS, Journal des interets democratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

- MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
- Jos Roy, No. 25, rue St. Paul.
- ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,  
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

## ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTERAIRE POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

~~PAR LES SOUS~~

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

## LE MESCHACEBE; L'AVANT-COUREUR

ET LE

## MAGASIN LITTERAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

- Pour *L'Avant-Courcur*.....\$ 5 par an
- Pour *L'Avant-Courcur*, le *Meschacébé* et le *Ma-*
- gasin Littéraire de la Louisiane*.—Les trois jour-
- naux ensemble.....\$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se réglera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA,

La *Ruche Littéraire*, No 18 rue Ste. Thérèse, à Montréal.

# MAISON DU PEUPLE,



**JOSEPH BEAUDRY,**  
**MARCHAND TAILLEUR,**

81 **RUE MCGILL,** 81  
MONTREAL.

(Ancien numéro 314.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

## EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

## MAISON DU PEUPLE.

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelleteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

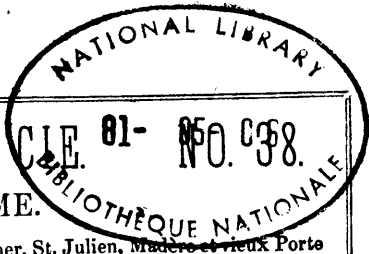
dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soieries ou étoffes de fantaisie, &c., le soussigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le soussigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convaincront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.



NO. 38.

DELAGRAVE ET CIE.  
RUE NOTRE DAME.

01- 050. 038.

Importent en caisses d'une douzaine Château Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Ports aussi liqueurs fines et vieux cognac, Champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

Montréal, Juillet 1853.

DELAGRAVE & CIE.

# LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

AU CANADA.

*Affranchi jusqu'à la frontière.*

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'EDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse; des Albums illustrés et coloriés avec soin; des livres de bonne et saine littérature; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MEMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'EDUCATION, et de l'empressement qu'on apportera à l'exécution de leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.

1262